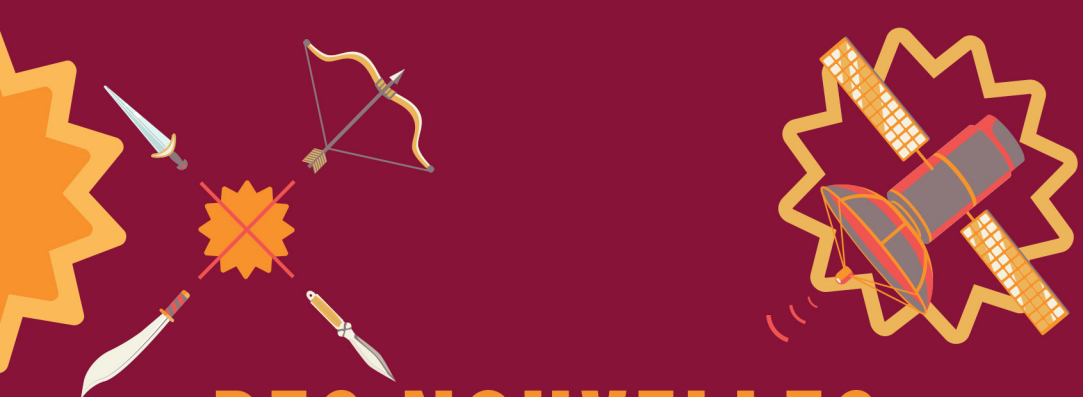




DES NOUVELLES DES COLLÉGIENS

SAISON 6



OUI
LES BEAUX
JOURS!



CONCOURS LITTÉRAIRE

**DES NOUVELLES
DES COLLÉGIENS**

AU COLLÈGE 2023 – 2024

DANS LA MÊME COLLECTION

Des nouvelles des collégiens, saison 1 - 2018-2019

Des nouvelles des collégiens, saison 2 - 2019-2020

Des nouvelles des collégiens, saison 3 - 2020-2021

Des nouvelles des collégiens, saison 4 - 2021-2022

Des nouvelles des collégiens, saison 5 - 2022-2023

DES NOUVELLES DES COLLÉGIENS
SAISON 6 – 2023-2024

Ouvrage collectif écrit avec l'aide de
Thibault Bérard
Didier Castino
Alexandre Labruffe
Emmanuelle Rey
Sylvie Tanette

Oh les beaux jours!

LE PROJET DES NOUVELLES DES COLLÉGIENS

Découvrir les univers multiples offerts par la littérature et y accéder soi-même en devenant l'auteur d'un texte, tel est le pari pédagogique du concours littéraire Des nouvelles des collégiens, organisé pour la sixième année consécutive dans le cadre des actions culturelles menées par le festival Oh les beaux jours! dans l'académie d'Aix-Marseille. De l'écriture d'une nouvelle à sa publication sous forme de livre, en passant par sa mise en voix et sa mise en scène, ce projet, à destination des collégiens, s'est déroulé au fil de l'année scolaire 2023-2024.

Durant l'hiver, cinq classes se sont livrées à l'écriture collective d'une nouvelle lors d'ateliers. Accompagnées par les écrivains Thibault Bérard, Didier Castino, Alexandre Labruffe, Emmanuelle Rey et Sylvie Tanette, elles devaient y intégrer une contrainte littéraire : associer le nombre 13.

Autre nouveauté cette année pour explorer plus loin encore les possibles de la littérature : une classe de collégiens, épaulée par la journaliste Mélanie Masson, crée une véritable émission littéraire à partir des nouvelles. Enregistré dans les studios de Radio Grenouille, ce podcast conçu par les élèves de Ma classe au micro est un moment de radio qui permet d'entendre des interviews d'auteurs, des coups de cœur et des extraits des nouvelles. Pour prolonger l'expérience de lecture donc, une émission animée par des collégiens qui ont pensé à tout, de l'écriture à l'enregistrement, en passant par l'habillage sonore.

Pour la première fois dans l'histoire du concours, les nouvelles se partagent au théâtre : les élèves du club théâtre du collège Clair Soleil font leurs premiers pas sur scène, entourés dans cette aventure par le comédien Raphaël France-Kullmann. C'est aux personnages inventés par les élèves de Ma classe écrit que les élèves de Ma classe au plateau prêtent leurs voix, leurs soupirs d'adolescents et leurs rires tonitruants. Jusqu'à les faire résonner sur la grande scène du théâtre de La Crieé, lors de la cérémonie de remise de prix du concours.

Au printemps, près de 2 500 jeunes lecteurs et lectrices, issus des Bouches-du-Rhône, mais aussi des Alpes-Maritimes, de Montpellier et d'Ivry-sur-Seine, ont lu attentivement les cinq nouvelles et ont été invités par leurs enseignants à partager leurs impressions et leurs points de vue en examinant divers critères (sujet, personnages, style, rythme du récit...). Ensuite, ils ont pu voter pour leur nouvelle préférée, aidés en cela d'un kit pédagogique spécialement conçu et imaginé pour les orienter dans cette démarche de critique littéraire.

Parce que livre numérique et livre papier font désormais partie d'un même environnement éditorial et évoluent en complémentarité, ce recueil a été imprimé à l'intention des participants au concours. Rassemblant les nouvelles et les liens vers les médias audios et vidéos, il accompagne la 8^e édition du festival Oh les beaux jours !, à Marseille (du 22 au 26 mai 2024).

La remise du prix Des nouvelles des collégiens a ouvert le festival, le jeudi 23 mai 2024, dans la grande salle du théâtre de La Crieé, à Marseille.

SOMMAIRE

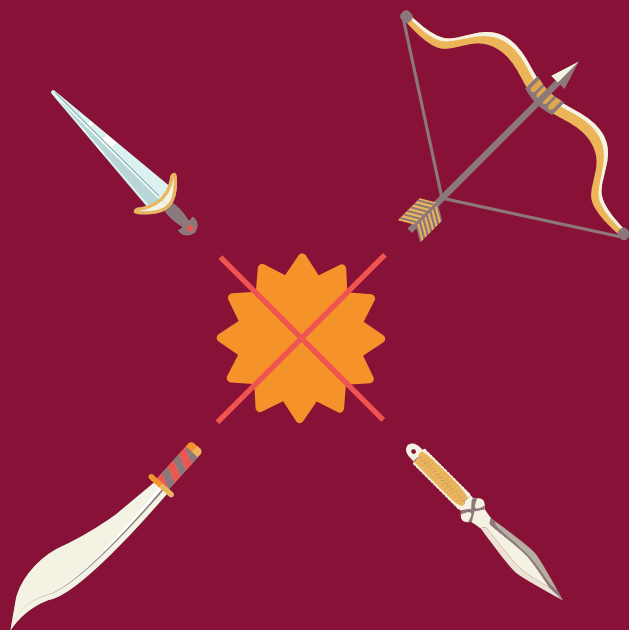
LES NOUVELLES DES COLLÉGIENS SAISON 6

LA FORÊT DU NON-RETOUR	13
A RAM SAM SAM	33
GAME OVER	57
ZÉPHYR	75
LES TREIZE DISPARUS	93

POUR ALLER PLUS LOIN...

LES ÉCRIVAINS ASSOCIÉS AU PROJET	114
LE CONCOURS EN VIDÉO	126
MA CLASSE AU MICRO	128
COMMENT ÇA MARCHE ?	130
LES PARTENAIRES	133
REMERCIEMENTS	137

LA FORÊT DU NON-RETOUR



LA FORÊT DU NON-RETOUR

4^e B du collège La Carraire, Miramas,
sous la direction complice,
parfois vociférante et souvent ébahie
de Thibault Bérard

*Cette nouvelle a été écrite collectivement durant l'automne 2023
par la classe de 4^e B du collège La Carraire, à Miramas, dans le cadre
de l'atelier « Ma classe écrit » de la 6^e saison du concours littéraire
Des nouvelles des collégiens.
Les élèves ont été accompagnés par Thibault Bérard,
avec l'aide de Delphine Mareachealee, professeure de lettres,
et Sandra Buttard, professeure documentaliste.*

Le futur.
Quelque part en France...

1

Achille et Alizée

— Achille, j'ai peur.

— Ne t'en fais pas. Concentre-toi sur tes gestes.

De ses mains tremblantes, Alizée lâcha sa lance, qui retentit sur le sol sec et mort. Face à elle, Achille portait la sienne comme un enfant tenant un bâton. Il devait baisser le regard pour s'adresser à sa jumelle. Ils se ressemblaient terriblement, et pourtant ils étaient si différents...

Un long silence régnait sur le village, ce qui laissa un blanc dans la conversation.

Demain, ce serait la fin. La fin d'un entraînement acharné qui durerait depuis maintenant de nombreux mois. Le calme avant la tempête...

— Demain, c'est soit nous, soit eux, dit Achille en ramassant l'arme de sa sœur avant de la placer de force entre ses mains.

— Je n’y arriverai pas. C’est trop intense pour moi.

— On s’en sortira. On est ensemble depuis toujours. Ça fait trop longtemps qu’on vit dans cette maison de fous qu’ils appellent un village... Tu ne peux pas lâcher prise maintenant !

Alizée acquiesça timidement, en se tortillant les cheveux. Ses doigts s’emmêlaient dans ses longues mèches châtain.

— Je n’arrive même pas à tenir une lance, et tu penses que je vais m’en sortir ?

— T’en fais pas. Tu as des talents que tu ne soupçonnes même pas. Entre nous deux, c’est toi, le cerveau de l’opération. Et tu es la seule à savoir t’orienter en forêt.

Un bruit sourd se fit entendre.

— C’est rien, encore une maison qui s’effondre.

Achille tourna son regard dépourvu d’espoir vers les ruines laissées par la guerre. Les bâtiments colorés, faits de différentes plaques de plastique, avaient pâli avec le temps. Seule la forêt, là derrière, contrastait avec les logements fragiles et ternes du village. C’était le seul point verdoyant dans ce paysage stérile.

« La forêt du non-retour », c’était le nom que les anciens lui avaient donné, car rares étaient les personnes qui en revenaient. Les villageois la décrivaient comme maudite, avec son herbe rougeâtre et son immensité terrifiante. Elle était truffée de pièges en tout genre : pièges à ours, filets, trous, arbalètes, vestiges de toutes les chasses qui avaient vidé les bois de vies animales. Elle était la seule à avoir survécu à la Troisième Guerre mondiale, mais elle gardait un stigmate : son sol était devenu inexplicablement rouge.

Les rescapés croyaient que c’était dû au sang versé lors de cet horrible conflit.

Achille reprit sa lance. D'un geste précis, il la fit voltiger, et elle s'enfonça parfaitement dans la cible.

À son tour, Alizée essaya de jeter son arme. Mais elle survola sa cible, ricocha comme un caillou sur l'eau et finit mollement son chemin à l'entrée de la forêt.

Un tableau de chasse y était planté, avec les noms des jumeaux marqués pour le lendemain... Le jour de leurs treize ans.

2

Les chasseurs

On pouvait ressentir leur enthousiasme même à travers les parois de la hutte. Les chasseurs étaient réunis, comme à chaque veille de la Grande Traque. L'ambiance était *sanguine*. Ils riaient haut et fort, en faisant retentir leurs voix rauques dans tout le village. Une odeur d'essence se dégageait des lampes à pétrole qui éclairaient la pièce, mêlée à celle de l'alcool à brûler qu'ils consommaient en ce genre d'occasions. Leurs grandes gueules n'en faisaient qu'une gorgée.

Quant à leurs yeux, ils étaient braqués sur les trophées de chasse : des mains qui semblaient montrer du doigt, des bras et des jambes qui partaient dans tous les sens, des ossements en guise de décoration.

Tête Brûlée célébrait déjà sa future victoire, en trinquant avec les autres brutes...

— Je ne vais pas les rater, ces sales gosses. Je les imagine me supplier de les laisser vivants... Je peux même voir leurs petits corps agonisants entre mes mains ! Depuis leur arrivée ici, je n'attends que ça, éliminer ces bâtards. Depuis que la vieille sénile les a recueillis, ils nous bouffent toutes nos provisions.

— Ne sois pas trop confiant, Tête Brûlée. Mon instinct me dit que ces enfants ne finiront pas comme les autres, affirma Zéna d'une voix grave et autoritaire. La vieille leur a transmis ses connaissances. La gamine, Alizée, en sait beaucoup sur la forêt.

Pour appuyer ses mots, la cheffe tapa d'un coup brusque sur la table. Les chasseurs sursautèrent. Ils étaient quatorze, certainement pas treize. Depuis que la Troisième Guerre mondiale avait éclaté, le nombre 13 était devenu symbole de malheur et

de mort. Depuis le 13 avril 2113, date à laquelle les premiers obus nucléaires avaient été lancés.

Au fil du temps, c'était devenu plus que cela. C'était devenu une obsession. Plus encore qu'une obsession, une religion. Une raison de vivre... et de tuer.

Une croyance était née : lorsqu'ils atteignaient treize ans, les enfants devenaient maudits ; ils étaient *les enfants du malheur*. Pour se protéger, les chasseurs les envoyaient en forêt et les traquaient à mort. Seuls les survivants étaient considérés comme purifiés.

Demain, c'était le tour des jumeaux.

— Je te parie que j'arrive à les tuer avant toi, reprit Tête Brûlée. Hein, Zéna ? !

— T'as intérêt à tenir ton pari. Sinon, croyez-moi, tous, ce sera la fin pour nous. Parce que ces deux-là, s'ils survivent, feront tout pour se venger. Pour détruire tout ce que nous respectons et aimons. Car ils ne sont pas des nôtres. Et ils ne le seront jamais. Ils ne sont pas comme nous, souvenez-vous-en. *Treize fut le début, treize sera la fin !*

— *Treize fut le début, treize sera la fin !* répétèrent les chasseurs.

Tête Brûlée tourna le regard vers la partie sombre de la pièce, où se tenait un chasseur encapuchonné. C'était le cadet de la troupe. Il leva la tête, révélant un visage balafré, à la peau olive. La cicatrice ajoutait encore au charme du garçon, à l'harmonie de ses traits. Ses yeux verts reflétaient son histoire.

— Oh, mon petit Isaac, tu fais le timide ? T'aurais préféré finir en déco, toi aussi ? ricana Tête Brûlée en pointant du doigt les trophées sur le mur.

Isaac, avant de devenir chasseur, avait en effet été un enfant chassé. Mais il s'en était miraculeusement sorti...

3

La traque

Trois, deux, un, le coup de fusil éclata : ils coururent à toute vitesse en direction de la forêt, sans regarder derrière eux. Leur cœur battait au rythme de leurs pas. La lumière de la lune s'estompait lentement pour laisser place à l'obscurité.

La fatigue se faisait peu à peu sentir, surtout pour Achille qui portait tout le poids des armes. Il tenait dans sa main sa lance fétiche. Son sac, rempli de tout un attirail, tambourinait sur son dos, laissant entendre des bruits de métaux redondants : un arc avec des flèches taillées la veille, une dague, un couteau de lancer et une machette.

Il s'arrêta brusquement.

— Alizée, on fait une pause. Si on continue comme ça, tu vas te faire mal et je vais être obligé de te porter !

Alizée se retourna vers son frère et lui lança un regard à la fois sombre et déterminé.

— Tu veux vraiment t'arrêter maintenant ? On doit tenir jusqu'à l'aube. Ce n'est pas le moment de faire une pause. On est encore si loin du but...

La végétation qui les entourait était dense et humide. Le vent soufflait dans les feuilles. Alizée tendait l'oreille et percevait des bourdonnements se rapprocher de plus en plus. Elle sentit une horde de moustiques se poser sur sa peau. Elle voulut hurler, mais se rappela à temps que les chasseurs étaient sûrement proches ; seul un léger gémissement sortit de sa bouche.

— Te pose pas de question ! lui dit-elle. Cours et suis mes pas.

Achille ne perdit pas une seconde. Il se mit à courir. Dans la précipitation, il trébucha sur quelque chose.

Lorsqu'il se releva, il discerna ce qui semblait être un cadavre décapité. Le cadavre d'un ado. Un autre enfant du malheur...

— Attends un peu.

Alizée s'empressa de rejoindre Achille. Il était en train de retirer la flèche plantée dans le torse de l'ado.

— Ça nous en fait une de plus ! dit-il en se redressant, la flèche en main.

— C'est bon, on peut repartir ?

Ils s'élancèrent, sans remarquer qu'Achille, dans sa chute, avait fait tomber leur gourde gravée des lettres « A.A. ». S'arrêter n'était pas envisageable. Les arbres étaient beaucoup trop fins et urticants pour que l'on s'y abrite ; leur seule solution était de courir.

De leur côté, les chasseurs, d'un pas confiant, suivaient les traces des jumeaux. Tête Brûlée, lui, était parti tout seul, impatient de retrouver ses proies. D'un pas joyeux, presque enfantin, il déambulait en jonglant avec sa machette.

— Aujourd'hui, on va refaire la déco ! chantonna-t-il.

Il imaginait les membres des jumeaux accrochés sur son mur. Un insecte vint se poser sur la partie calcinée de son visage ; d'un geste vif, il l'attrapa et le goba. Puis il le mâcha comme un chewing-gum.

Sur un coup de tête, il lança sa machette en direction d'un arbre. À ce moment précis, un mouvement attira son regard...

— Tiens, tiens. Voilà mon mobilier ! Sur place ou à emporter ?

Il se rua d'un pas sauvage sur les jumeaux. On pouvait lire la rage et la joie qui pétillaient dans ses yeux.

Achille, instinctivement, poussa sa sœur sur le côté pour la protéger. Elle se cogna contre un arbre et s'effondra.

Puis Tête Brûlée plaqua violemment Achille au sol et le roua de coups.

— Meurs, gamin, meurs ! Je kiffe ça ! J'aurais aimé que ce soit plus difficile ! *Treize fut le début, treize sera...*

Il ne put terminer sa phrase : Alizée venait de le transpercer avec la lance de son frère.

— Effet brochette, grogna Tête Brûlée en mourant avec le sourire. Deux pour le prix d'un !

Les jumeaux se regardèrent, surpris.

C'est alors qu'ils virent que la lance avait aussi blessé Achille à l'épaule...

4

Le piège

— Tu es pathétique, Tête Brûlée... Finalement, tu l'as perdu, ton pari!

Zéna n'osait pas montrer sa tristesse. Elle venait de perdre son ami, et malgré ça, elle restait impassible. Elle était accroupie au-dessus du corps de Tête Brûlée transpercé par la lance d'Achille.

Isaac, derrière elle, émit un petit ricanement. Zéna reprit :

— Je n'arrive pas à croire que de simples ados aient pu tuer le meilleur chasseur de ma troupe...

Elle se tourna vers Isaac :

— Je t'avais dit que ces enfants du malheur n'étaient pas comme les autres.

Elle agita un objet métallique. La gourde que les jumeaux avaient égarée en chemin.

— Tu vois ça ? Ça fait des heures qu'ils tournent dans la forêt sans boire. Ils n'en ont plus pour longtemps.

— On a quand même intérêt à les trouver vite, répliqua Isaac. Le jour se lève dans moins d'une heure.

— Plus qu'une heure à tenir, dit Alizée. C'est la dernière ligne droite.

Ils continuaient à marcher, même si Achille, le visage pâle, titubait. Il devait s'appuyer sur une branche ramassée au sol pour avancer. Avec sa main, il pressait sa blessure qu'Alizée avait soignée avec des plantes.

— J'ai... soif...

— Je te promets, Achille : dès qu'on sort d'ici, tu pourras boire tout ce que tu veux ! On a presque réussi. On pourra même s'offrir une bonne...

Elle poussa un cri de détresse qui alerta Achille : elle venait de tomber dans un des pièges des chasseurs. Un filet aux mailles aussi rouges que le sol s'était refermé sur elle et l'avait hissée à plus d'un mètre de hauteur.

Elle s'accrochait, recroquevillée, telle une prisonnière, aux mailles du filet qui lui irritaient la paume des mains.

— Va te cacher, Achille... Laisse-moi ici ! Ils ont dû entendre mon cri.

— Je ne peux pas te laisser, répondit Achille.

Mais les yeux d'Alizée, qui regardait l'horizon depuis son perchoir, s'écrouillèrent soudain.

— Les chasseurs ! Ils sont là !

Ils étaient bien là. Alizée vit une grande femme s'avancer. Elle portait la lance d'Achille. Elle était suivie par un jeune homme dont la figure était dissimulée par une capuche, et qui tenait une arbalète.

Il était trop tard pour qu'Achille s'enfuie. Un affrontement de regards s'ensuivit entre Zéna et lui.

— Je m'occupe du gamin... Couvre-moi si besoin ! cria la cheffe à Isaac.

Elle éleva sa lance et entreprit de la jeter sur sa victime. Achille l'esquiva de manière furtive, manquant de s'effondrer tant il était faible. Dans son filet, Alizée cria.

Zéna poursuivit alors sa course en direction d'Achille, tout en récupérant une arme qu'elle avait placée dans sa botte.

Achille, de son côté, ramassa la lance. Il tenta de tirer, mais sa blessure à l'épaule ne lui facilitait pas la tâche et il rata sa cible. La lance termina au pied d'Isaac qui, lui, pointa le viseur de son arbalète droit devant lui.

— Tu as eu Tête Brûlée, t'auras pas droit au même privilège avec moi!! vociféra la cheffe.

Ils se foncèrent dessus. Avant que l'un n'ait blessé l'autre, deux fléchettes arrivèrent à toute vitesse sur les combattants. La première entra dans l'oreille gauche de Zéna et ressortit par l'oreille droite. La deuxième teinta la chemise d'Achille de ce rouge flamboyant qui était celui du sol de la forêt du non-retour, ce rouge qui était la couleur des enfants du malheur.

Alizée fondit en larmes dans sa cage en voyant son frère agoniser pendant de longues secondes.

5

L'ultime décision

Isaac marcha lentement vers la cage d'Alizée. D'un air mystérieux, il se dévoila en enlevant sa capuche. Alizée, elle, ne faisait que sangloter. Elle voulait en finir, car sa seule raison de vivre avait rendu son dernier souffle.

— Je ne te veux aucun mal, dit Isaac.

Il attrapa la corde qui soutenait le filet.

— Je te le promets: je n'ai pas voulu tuer ton frère. C'était un accident!

Il sortit un couteau de sa poche.

— Tu l'as bien vu... J'ai tué ma propre cheffe.

Il lacéra une première maille du filet.

— Il faut que tu saches que j'ai vécu la même chose que toi.

Alizée gardait les yeux baissés. La réalité était trop dure à affronter.

— Moi aussi, j'ai été un enfant du malheur, conclut Isaac.

Il coupa une deuxième maille, puis une autre, et une autre, jusqu'à ce qu'Alizée puisse s'extirper hors du piège.

Une fois qu'elle eut repris contact avec la terre ferme, elle brandit une dague qu'elle avait cachée sous son tee-shirt et la pointa devant elle.

— Recule! Ne t'approche pas.

Isaac lui tendit la main.

— Viens avec moi. On peut construire un nouveau monde à deux.

— Je ne te crois pas!

— C'est ta seule issue. Soit tu pars avec moi, soit tu reviens à la case départ.

Alizée tentait de combattre ses émotions. Elle se remémora toutes les épreuves qu'elle avait traversées. La mort de son frère. Le meurtre qu'elle avait commis. Les cadavres des autres enfants du malheur.

Elle pesa le pour et le contre, et elle fit son choix. Baissant son arme, elle avança d'un pas hésitant et prit la main qu'Isaac lui tendait.

Isaac poussa un soupir de soulagement.

Alizée, en le regardant droit dans les yeux, chuchota alors :

— Tu as pris la personne à laquelle je tenais le plus. J'aurais aimé, tu sais, mais je ne peux pas te croire.

La lame déchira les chairs d'Isaac, une fois, deux fois, trois fois... jusqu'à atteindre les treize coups.

Alizée lâcha enfin l'arme, soufflant comme si on lui avait ôté un poids. Elle jeta un dernier regard au corps d'Isaac et s'éloigna.

En fin de compte, les chasseurs avaient dit vrai : *treize fut le début, et treize fut la fin.*

LA FORÊT DU NON-RETOUR

UNE NOUVELLE ÉCRITE PAR

Mohamed Allal, Gabriel B', Mohammed Belhaj, Inès Benfakhet,
Sirine Bouchema, Iyad Boudjemaa, Mael Boudjemaa, Diella Brunetto,
Ema Caparros, Reda Chmali, Léana De Azevedo-Neto Vieira,
Emma Embarki, Maroua Ennassiri, Maysaë Ez Zaki, Alicya Fournel,
Syrine Françoise, Anas Gormate, Élisà Heidinger, Lynna Houmadi,
Ulric Lerond, Sidra Mustafa, Salma Saroui-Baghazi, Valentin Stella,
Berna Stublla, Rudy Vallière, Maë Vanlande, Thomas Veiller, Nathan Wolff

et Thibault Bérard.

A RAM SAM SAM



A RAM SAM SAM

4^e 4 du collège Clair Soleil, Marseille,
et Didier Castino

*Cette nouvelle a été écrite collectivement durant l'automne 2023
par la classe de 4^e4 du collège Clair Soleil, à Marseille, dans le cadre
de l'atelier « Ma classe écrit » de la 6^e saison du concours littéraire
Des nouvelles des collégiens.*

*Les élèves ont été accompagnés par Didier Castino,
avec l'aide de leur professeure de lettres, Samanta Barot.*

الرَّم صَم صَم

A ram sam sam, a ram sam sam

الرَّم صَم صَم , الرَّم صَم صَم
كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ
كُؤِيَّ الرَّم صَم صَم

Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi,
Dis-moi, *ram sam sam*

A ram sam sam, a ram sam sam

الرَّم صَم صَم , لَرَّم صَم صَم ,
كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ
كُؤِيَّ الرَّم صَم صَم

Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi,
Dis-moi, *ram sam sam*

الرفيق الرفيق
كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ
كُؤِيَّ الرَّم صَم صَم

Camarade, camarade,
Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi,
Dis-moi, *ram sam sam*

الرفيق الرفيق
كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ كُؤِيَّ
كُؤِيَّ الرَّم صَم صَم

Camarade, camarade,
Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi,
Dis-moi, *ram sam sam*

Ça y est, c'est déjà demain que je ferai ma rentrée des classes dans une nouvelle école.

Nouvelle école, nouveau pays, nouvelle ville, nouvelle vie. Mes affaires sont prêtes, sur le lit, dans un sac à dos tout neuf. J'ai peur. L'angoisse me serre le cœur jusqu'à la nausée.

Peur de me retrouver seul au milieu de personnes que je ne connais pas.

Peur des questions qui surgiront inévitablement.

Peur de devoir y répondre, expliquer, raconter, me raconter.

Ma mère m'appelle, je l'entends depuis la cuisine me dire que le dîner est prêt.

Sa voix est douce, pleine d'espoir.

Demain...



Dans le quartier tranquille et excentré du Canet, le soleil ne se couche presque jamais. Les arbres se penchent sur les passants quand ils traversent la rue. Les voitures et les vélos se croisent et les habitants se saluent même s'ils ne se connaissent pas. Le collège de secteur, le collège Magellan, se trouve au 11 bis, avenue de la Rivière, entre le numéro 11 et le numéro 15, car le numéro 13 n'existe pas. Il paraît que ça date d'une époque où la plupart des gens avaient peur de ce nombre. M. Rippol, un professeur de maths du collège, aime répéter à ses élèves que ça s'appelle la *triskaidékaphobie*, la peur superstitieuse du nombre 13. Les élèves ont du mal à répéter ce mot barbare et souvent dans leur bouche, ça devient la *triskaléïdoscophobie* ou pire encore, la *kaleïdoscophobie*.

— *Triskaidékaphobie*, bande d'ignares !

Juste avant la grille du collège, il existe une espèce de petit

passage couvert qui longe le mur des toilettes des filles et devant lequel des élèves taguent régulièrement le numéro 13. Le passage en question est fermé par un panneau qui ne résiste jamais très longtemps. En se faufilant par la fenêtre du fond, dans les toilettes, on peut très facilement faire le mur et s'évader.

Rendez-vous devant le collège. Là s'étend la terrasse de la boulangerie qui surplombe le quartier. Si on se penche par-dessus le parapet, on peut apercevoir un petit bout de mer bleue. Les élèves s'y retrouvent souvent vers 13 heures, avant l'ouverture de la grille. C'est la meilleure heure, l'ensoleillement est idéal. On aimerait ne pas aller en cours et rester là à s'emplir de soleil.

Je me souviendrai toujours de cette matinée où elle m'a réveillé, inquiète, paniquée, marquée par l'urgence du moment. Elle m'explique qu'il faut partir, sans même avoir le temps de faire nos valises. Un bombardement. Partir. Tout abandonner. Mon père est au combat.

C'est vers ce collège Magellan que celui qu'on appelle *le Nouveau* avance sur la pointe des pieds. Il sourit. Il vient d'arriver dans cette ville. Dans ce pays. Il a treize ans depuis hier. En réalité, il s'appelle Adam. Il paraît qu'il est palestinien. Certains disent que c'est faux, il est algérien, d'autres en sont sûrs, c'est n'importe quoi, il n'est ni l'un ni l'autre, il est égyptien, un point c'est tout. En fait, personne ne sait vraiment. Plusieurs élèves ont déjà essayé de lui parler, en arabe, car il ne comprend pas un mot de français, mais il se montre fuyant malgré un sourire bizarre qui ne le quitte jamais. Il est là sans être là, présent sans être présent. Il trimbale avec lui des coutumes et des expériences qui le rendent unique. Il porte autour du

cou un drôle de collier en perles de verre qu'il n'arrête pas de toucher, comme pour se rassurer, un collier que personne ne porte, surtout pas les collégiens, surtout pas ici. Cette singularité dresse une barrière invisible d'incompréhension qui le sépare des autres. Tous ceux qui le voient approcher timidement.

Il sourit.

Il sourit sans aucune intention. Le sourire fait partie de lui, de son physique. C'est un masque, une sorte de protection. Le désir de s'intégrer. De fuir quelque chose ou quelqu'un. Une angoisse permanente.

Le jour de son entrée tardive au collège, il bouscule, sans le faire exprès, un autre élève beaucoup plus grand que lui. C'est Pablo de la 3^e 1. Il sourit pour s'excuser.

— T'es qui toi ? T'es nouveau ?

— Oui.

— Tu t'appelles comment ?

— Oui.

— Oui, quoi ? Tu t'appelles comment, alors ? Tu viens d'où ?

Les questions de Pablo se multiplient, elles l'oppressent comme le tac, tac, tac, tac, tac, tac d'une mitraillette, il ne comprend rien, il sourit, il voudrait lui répondre qu'il est né dans un stade de foot pour se rendre intéressant, mais comment dit-on stade de foot dans cette langue qui n'est pas la sienne ?

— Quoi, foot ? Tu t'appelles foot ?

— Oui.

— T'es con ou quoi ? Tu t'appelles pas foot, allez, vas-y, laisse tomber.

Pas compris, il n'a pas compris, Pablo. Les autres collégiens non plus ne le comprennent pas. D'ailleurs, on ne peut pas le comprendre, il ne parle que très peu, il sait dire oui, foot, bonjour, *à revoir* et c'est à peu près tout. Il sourit.

À la suite de ce premier échange avec Pablo, Adam préfère rester en retrait, il aimerait pourtant faire comme tout le monde, se fondre dans la masse énorme des collégiens, mais pour cela, il faudrait se faire comprendre. Il prend ainsi l'habitude de s'isoler avec son sourire, observant l'agitation autour de lui, sans jamais faire partie de cette mosaïque scolaire. Son regard curieux se heurte souvent à des regards perplexes et des chuchotements étouffés. Les autres élèves ne prennent pas le temps de connaître le garçon silencieux, de percer le mystère de son sourire ni la curiosité de son collier de perles en verre.

Nous filons vers la mer. Là, un bateau nous attend.

Je monte, sans me retourner.

Sur le bateau, je rencontre une fille. Dounia. Elle devient mon amie, ma seule amie.

Quand son petit frère pleure, sa mère lui chante une comptine. Dounia et moi jouons ensemble à ram sam sam avec nos mains...

الرفيق الرفيق¹ Dis-moi camarade...

J'aime quand nos mains se touchent.



Au collège Magellan est aussi scolarisée une jeune fille appelée Ilyana. Brune, aux yeux verts, elle a le même âge que le jeune garçon. Treize ans. Vingt-six ans à tous les deux. C'est ce qu'elle se dit. Pourquoi ? On ne sait pas. Énergique et imaginative, elle est connue pour son excentricité, et sa tendance à voir la vie d'un point de vue unique, ce qui la rend incomprise des autres. Ce que l'on remarque le plus souvent est sa drôle de

1. Camarade, camarade.

façon de marcher en sautillant un pas sur deux, comme si elle marquait un temps avant de prendre son élan pour s'envoler et n'y parvenait pas. Elle fait penser à un oiseau blessé qui n'arrive plus à voler ou à un poisson rouge sorti de son bocal et qui frétille, floc, floc, floc, à la recherche d'eau pour respirer. Cela provoque le rire de la cour. Plusieurs la dévisagent et se moquent d'elle, la surnommant « la Sauterelle » chaque fois qu'elle passe devant un groupe d'amis. Mais elle ne réagit jamais, cela ne semble pas la déranger. Intouchable. « La Sauterelle » ou « la Mytho », parce qu'elle raconte tout le temps n'importe quoi, invente vingt versions différentes d'une même histoire, toutes plus farfelues les unes que les autres. À chaque personne qui la questionne sur le fait qu'elle sautille, elle part dans ses délires, à l'un, elle dit qu'elle a un problème génétique, à l'autre qu'elle est née dans la mer et qu'elle ne peut marcher que comme ça sur la terre, à un autre encore qu'elle est tombée du treizième étage et qu'on lui a remplacé sa jambe par une jambe à ressorts. Tout le monde s'est vite aperçu qu'elle mentait et on commence à se poser de plus en plus de questions à son sujet. Les rumeurs vont bon train.

Il n'y a qu'Adam qui la regarde sans se moquer. Elle pense qu'ils sont faits pour s'entendre après tout. Lui, l'étranger nouvellement arrivé au collège et elle, l'étrangeté cataloguée « mytho », « sauterelle » ou « folle ». Elle a bien remarqué son sourire, un sourire différent qui n'a rien d'un sourire moqueur, mais plutôt d'une invitation à venir lui parler. C'est ce qu'elle a cherché à faire un jour. Mais il est resté silencieux et seul. Avec son sourire.

Elle a l'impression qu'il a peur. Tout le temps. Il se met à trembler chaque fois qu'elle lui adresse la parole. Ça l'énerve parce qu'il paraît qu'il arrive à parler un petit peu dans sa classe. D'accord, au début, il ne comprenait rien, mais maintenant qu'il

a passé plusieurs semaines en UPE2A², il pourrait faire un effort, merde à la fin. Elle se sent liée malgré tout, elle a vraiment le sentiment d'être aussi étrangère que lui au collège.

Non, ça ne peut en rester là. Elle tente une nouvelle approche.

Dans la cour, elle s'élance en sautillant vers Adam, une fois de plus isolé à la même place, près du portail qui sépare la cour des sixièmes-cinquièmes de celle des quatrièmes-troisièmes.

— Salut, moi, c'est la Sauterelle comme ils disent, mais je ne suis pas une sauterelle, je suis plutôt une sirène qu'on a contrainte à sortir des océans pour s'échouer sur les rivages, mais je n'échoue jamais, j'ai de super notes et tu sais pourquoi ? Parce que je connais tous les résultats des multiplications et des divisions, je les ai appris par cœur, j'ai une mémoire d'éléphant, c'est parce que dans ma première vie, j'étais un éléphant, tu comprends ?

— Oui.

Et c'est vrai qu'il comprend, Adam. C'est d'ailleurs la première fois qu'il comprend aussi bien, beaucoup mieux que quand son professeur lui explique comment parler la langue d'ici. Il comprend différemment, il comprend au-delà des mots que prononce Ilyana. Il comprend sans l'écouter, il comprend en la regardant, il la regarde parler et tout est clair. Il sait bien que c'est bidon ce qu'elle raconte, mais il découvre qu'à travers sa parole ininterrompue, elle veut se rapprocher de lui. Elle ne lui demande pas pourquoi il sourit, elle ne lui demande pas d'où il vient, rien non plus sur son collier, elle parle, parle, parle comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Il se sent mal à l'aise, son cœur bat vite, il tremble, il n'arrive pas à lui répondre. La sonnerie hurle. C'est fini.

2. UPE2A : unité pédagogique pour élèves allophones arrivants. C'est donc une classe pour les élèves qui ne parlent pas le français en arrivant au collège.

— Oups, allez, je m'envole, salut Adam.

Adam, elle a dit Adam, mais comment connaît-elle mon nom ?

On nous sépare. On ne nous demande rien.

Mais on se retrouvera un jour, pour ne plus se quitter.

C'est certain.

D'ailleurs, avant de nous éloigner l'un de l'autre, elle me confie un collier de perles en verre, un collier qui appartenait à son grand frère mort à la guerre. « Tu me le rendras quand on se retrouvera, سوف نلتقي ببعضنا البعض مرة أخرى³, elle m'a dit convaincue. Je te le donne pour qu'on se retrouve. »



Ce matin, en cours d'histoire-géo, Ilyana ne se sent pas très bien. Les virus sont partout, a dit l'infirmière. Fiévreuse, elle a mal à la tête et au ventre. Elle demande à M. Richard si elle peut sortir pour aller aux toilettes.

— Il ne reste que cinq minutes, tu peux bien patienter.

De très mauvaise humeur, et souhaitant à son professeur les pires coliques, elle patiente.

Dès que la sonnerie de la récré retentit, elle s'enfuit.

Le bruit des pas, les cris, les courses, les rires. Elle se dirige vers la dernière cabine. À peine entrée, elle surprend des voix de filles et de garçons qui chuchotent :

— Oui ! Je l'ai vu... Il faut un plan, répond un garçon.

— De quoi ? Vas-y ? De quoi vous parlez ? Vu quoi ? demande une autre voix de fille surexcitée.

— Le collier ! Le collier de diamants, le collier quoi.

3. On finira par se retrouver.

— Nan, ne me dis pas que vous avez trouvé un collier ! Où ? Quand ? Qui a le collier ?

— Mais tu ne comprends vraiment rien, toi ! C'est grave ! Le garçon de 4^e2, Adam, le minus bien sapé...

— Ouais.

— C'est lui qui a le collier. On l'a vu dès qu'il est entré au self, on lui a demandé d'où il provenait. Il a souri comme un con au lieu de répondre, on lui a répété la question, il ne comprenait rien, on lui a fait des signes. Collier, on lui disait, collier, où ? À la fin, on a utilisé Google traduction, on a écrit : *ton collier, il vient d'où ?* Il a regardé et il a répondu dans sa langue, il a mis deux heures, et sur l'écran de mon tel ça faisait, attends, regarde :

« *Une amie dans bateau m'a donné. Collier très précieux. Collier qui vient du cœur.* A ram sam sam... رام سام سام⁴ ».

— Il est trop con, le mec.

— On le veut ce collier ! C'est bon. Demain, quatre heures.

— On l'emmène à la terrasse de la boulangerie...

— On lui fait croire qu'on devient amis pour le piéger...

— Et on lui pique le collier.

— On se partage les perles pour les vendre après.

— On est six.

— Ça fait deux chacun et une en plus pour moi parce que j'ai eu l'idée.

— Ça marche.

— Non, trop risqué, tu sais quoi ? Le Nouveau ne quitte jamais son collier, sauf en cours d'EPS. Je pense qu'il a peur de l'abîmer ou de le faire tomber. Il le laisse dans les vestiaires, bien caché au fond de son sac.

4. Ram sam sam.

— Il a pas peur, c'est qu'il a pas le droit, c'est tout. Le prof, il veut pas, il dit que c'est dangereux quand on fait le sport.

— C'est facile alors, y a plus qu'à attendre le prochain cours d'EPS pour lui prendre...

— En plus, c'est trop simple, on a sport avec les 4^e 2 demain, à dix heures.

— Trop bon !

— Allez, bouge, on se casse...

Ils sont morts de rire avec leur plan de débiles, pense Ilyana. Elle n'entend plus rien et en déduit qu'ils sont sûrement partis. Intriguée et émue par ce qu'elle vient d'entendre, elle sent une connexion instantanée avec le jeune garçon aux yeux bleus. Oui, malgré leurs différences, ils sont tous les deux *à part* dans ce collège. Tous les deux visés, moqués. Elle n'ose plus sortir des toilettes. Elle a peur. Elle attend que la sonnerie retentisse et que les autres s'éloignent pour ouvrir discrètement la porte. Sous le choc. Elle les voit se mettre en rang. Ce sont les 4^e 4.

— Mais pour qui ils se prennent ces voleurs ? murmure-t-elle.

En prononçant ces paroles, elle perçoit un pincement au cœur qui devient une boule dans son ventre, puis un bloc de béton. Pas le temps de traîner, il faut agir vite.

Consciente que sa réputation ne jouerait pas en faveur de la crédibilité de ses paroles, elle décide, malgré tout, de protéger Adam par ses propres moyens. Elle se met en tête de saboter les plans malveillants qui pèsent sur lui. Elle tente, déterminée, d'alerter les adultes, mais vont-ils seulement la croire ? Peu importe, elle ne se laisse pas décourager. Son esprit créatif se met en ébullition, cherchant une solution ingénieuse pour sauver celui qu'elle considère désormais comme son ami, sans qu'il le sache.

Plus le temps de réfléchir! Elle court à la vie scolaire pour prévenir un surveillant. Elle court dans les couloirs, franchit des portes, couloir à nouveau, porte, courir, couloir, porte, elle court, elle court, toute sa vie, elle donne tout, elle court et tombe sur Netflix. Sauvée!



Aujourd'hui, j'ignore où elle est.

Je la cherche le jour, je la cherche la nuit dans mes rêves.

Je la pleure.

Ma mère m'appelle encore.

Mes doigts se portent à mon cou, j'effleure le collier.

A ram sam sam. رام سام سام

Netflix, c'est F-X, l'un des surveillants les plus appréciés du collège. En fait, son vrai nom c'est François-Xavier, mais personne ne l'appelle comme ça. Même les profs, pour la plupart, ne connaissent pas son prénom.

— Pourquoi tu cours, toi? Qu'est-ce que tu fabriques dans les couloirs? lui demande-t-il.

Ilyana est à bout de souffle. *Au bout de ma vie*, dirait-elle plutôt.

— Il faut que je te parle, c'est urgent, je te jure, F-X!

— Qu'est-ce qui se passe, encore? soupire-t-il.

— Le Nouveau... J'ai entendu une conversation dans les toilettes! Des garçons et des filles de 4^e4 veulent lui voler son collier, le truc en perles qu'il porte autour du cou et qu'il ne quitte jamais!

— Encore! Mais tu n'as pas fini d'inventer des histoires pour justifier tes escapades hors des cours, Ilyana?

— Mais ce n'est pas une histoire. Adam est en danger, j'ai entendu une conversation quand j'étais aux toilettes : ils veulent lui faire du mal.

— Des histoires, c'est ce que je dis, des fariboles... Je te connais, Ilyana, ce n'est pas la première fois que tu en inventes, je commence à en avoir l'habitude.

Blessée, abasourdie par sa réponse, elle lui rétorque :

— Mais je n'invente rien, F-X, il faut aider Adam ! Il est en danger, je te répète.

— En danger de mort, oui c'est ça, pourtant c'est demain vendredi treize, tu te trompes de jour !

— Mais je t'en supplie, il faut me croire !

— Et moi, je te supplie, mademoiselle la *drama queen*, d'aller rejoindre ton rang, ça a sonné, au cas où tu n'aurais pas entendu.

— S'il te plaît...

— Bon, maintenant, stop, hurle-t-il, en rang, il y en a marre de tes mensonges, file, dépêche-toi avant d'être en retard !

F-X s'éloigne déjà dans le couloir en la menaçant d'appeler ses parents si elle continue.

Furieuse, elle reprend sa course instinctivement. Personne ne la croirait donc jamais ! Toujours obligée de se débrouiller seule ! Elle veut, malgré tout, essayer de se rendre dans le bureau de la CPE, M^{me} Abdillahi. En 30 secondes et 14 centièmes, elle y parvient.

Elle toque.

— Oui ?

Elle entre.

— Ah... Bonjour Ilyana, mais ça a sonné, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

— Bonjour, madame, Adam est en danger.

— Adam ? De 4^e 2 ? Qu'est-ce que tu racontes encore ?

Qui pourrait bien lui en vouloir à ce garçon adorable ?

— Adorable, oui madame. Ils veulent lui voler un objet très précieux pour lui. J'ai entendu les 4^e 4 qui en parlaient dans les toilettes.

— Désolée, Ilyana, mais je n'ai vraiment pas le temps de m'attarder avec tes histoires abracadabrantes, d'accord ? Tu nous racontes toujours que le ciel va nous tomber sur la tête, que les poules ont des dents, que dans les étoiles il y a des comètes qui t'envoient des signaux lumineux, pffffff... J'ai des choses importantes à faire, moi, j'en ai assez de tes salades et si tu ne veux pas avoir d'ennuis, je te conseille de te rendre au plus vite en cours, tes camarades sont en train de monter dans la classe.

Elle est tellement triste à présent que personne ne la croie. Elle s'en veut terriblement. C'est une histoire vraie cette fois-ci, pas un mensonge. Prenant conscience qu'insister ne mènera à rien, elle se presse non pour aller en cours, mais pour tenter le tout pour le tout.

— Ah, on ne me croit pas, ah, on veut que je frappe fort, eh bien, je vais frapper très fort ! dit-elle à voix haute.

Dernière tentative, dernier endroit, dernier espoir.

Direction le bureau de la principale, M^{me} Duroche.

Ilyana arrive devant la porte, prend une grande inspiration et tape avec énergie.

— Mademoiselle, qu'est-ce qui vous amène jusqu'à mon bureau ? Vous devriez être en cours à cette heure.

— Madame, un élève est en danger. On veut lui voler un collier très précieux. J'ai entendu des garçons de 4^e 4 en parler, il faut l'aider. Je suis fatiguée.

— Mais quelle histoire inventez-vous à nouveau ? Vous êtes en quatrième maintenant, plus en sixième, vous avez passé l'âge

de vous comporter comme vous le faites. Je n'ai pas le temps de m'intéresser à vos films de science-fiction en couleurs, j'ai un grand écran chez moi, cela me suffit et j'ai surtout un collègue à gérer, allez ouste, du balai !

— Mais madame, je ne mens pas. Je vous le jure sur le ciel et la mer, les nuages et le vent, croyez-moi, je vous en prie.

— Et en plus vous arrivez à pleurer, maintenant ? Quelle comédienne vous faites ! Gros potentiel ! Mais il n'est plus l'heure de jouer la comédie, stop, je vous fais un mot et vous allez en cours. J'estime que j'ai été assez patiente. Je suis sur le point de vous infliger deux heures de colle pour insolence.

Il est vrai qu'elle pleure, des larmes brûlantes coulent sur ses joues sans qu'elle s'en aperçoive. La discussion est close.

En s'éloignant, Ilyana entend encore la principale lui répéter quelque chose au sujet de l'histoire d'un *garçon qui criait au loup* ou un truc du genre. Elle n'a même plus envie de lui répondre qu'elle ne ment pas, que cette fois c'est sérieux, plus envie de jurer sur ce qu'elle a de si cher, à quoi bon ?

Épuisée après toutes ces tentatives, elle est convaincue désormais qu'elle n'aura plus qu'à compter sur elle-même.



⁵ كَوِّلِيْ كَوِّلِيْ كَوِّلِيْ كَوِّلِيْ

Le collier me rappelle son souvenir, je le fais tourner autour de mon cou, un tour, deux tours, mille tours... Je sais qu'il lui appartient, je sais que c'est elle, mais son visage s'efface de plus en plus...

Seul le collier reste là...

5. Dis-moi, dis-moi, dis-moi, dis-moi.

Le lendemain, Ilyana, sans rien dire à personne, décide qu'elle n'ira pas en cours. Avec un billet d'exclusion qu'elle a trouvé par terre dans le couloir l'autre jour, elle rejoint la salle de permanence à 10 heures. Elle attend. Elle guette.

Ça y est, ils sont là.

Elle voit les 4^e4 se diriger vers le gymnase. À 10 h 15, elle demande, comme la veille, à se rendre aux toilettes. Discrètement, elle rejoint le lieu de tous les dangers, pense-t-elle, le lieu du crime. Elle s'arrête devant la porte des vestiaires des garçons. Le cours a commencé. Comme elle s'y attendait, elle entend des chuchotements, des bruits de fermeture Éclair qu'on tire, de vêtements qu'on fouille.

Ils ont déjà commencé, les chiens, ne peut-elle s'empêcher de penser. Elle a la sensation très étrange que son cœur est sur le point de sortir de sa poitrine, il bat, frappe, cogne si fort qu'il lui semble qu'on va finir par l'entendre.

Dans la poche de sa veste, elle prend son téléphone, le met en mode vidéo et le plus silencieusement possible, pousse de son pied la porte. Son plan fonctionne. Ils sont deux à fouiller dans les sacs. Trop occupés à chercher le collier, ils ne s'aperçoivent de rien. Elle continue à filmer. Elle tremble.

— C'est bon, je l'ai, dit l'un des garçons en brandissant le collier.

Au même moment, ils sont surpris de reconnaître Ilyana.

— Putain, qu'est-ce que tu fous là ?

— C'est la folle.

— Mais tu filmes qui, là ?

— Vas-y, tu fais quoi ?

Ilyana continue à filmer, en essayant de cacher la terreur dans laquelle elle se trouve. Imperturbable, en apparence, elle tient son téléphone entre elle et eux comme pour se protéger.

Elle cherche au fond de son ventre, au fond de ses tripes, une voix forte, une voix assurée pour affronter les deux garçons.

— Donnez-moi le collier d'Adam et j'efface tout.

— Vas-y, qu'est-ce que tu veux ? Donne ton portable...

On entend alors depuis le gymnase M. Boulat, le prof d'EPS, hurler, s'impatiantant de ne pas voir les garçons revenir.

— Bouge-toi, ton portable.

— Hors de question. Le collier ou je crie.

— Flavio et Bilel, si dans cinq secondes vous n'êtes toujours pas là, je vous mets deux heures de colle.

— Le collier, murmure Ilyana. Le collier ou je crie et vous êtes morts.

Son calme les déstabilise. Ils sont foutus. Ils finissent par renoncer.

Le collier est maintenant dans ses mains.

— Je vous avertis que je garde les images. Si vous cherchez encore à nuire à Adam, je balance tout à Deroche.

Les garçons, après l'avoir insultée, regagnent le gymnase défaits et minables.

Elle appuie à nouveau sur son écran et la vidéo s'arrête.

Elle enregistre.

Un grand sourire s'affiche sur son visage. Peut-être le même sourire que celui d'Adam. Elle serre très fort le collier dans sa main, elle le porte jusqu'à ses lèvres et l'embrasse. Tu es sauvé maintenant, pense-t-elle, tu es sauvé, tu es sauvé, tu es sauvé.

À midi, elle attend Adam devant la porte du vestiaire. Les autres sortent, la fixent, elle soutient leur regard. Elle a le collier, elle a la vidéo. Elle n'a plus peur. *Vous êtes des merdes*, elle se retient pour ne pas les insulter à son tour.

Tout le monde est sorti désormais, sauf Adam.

C'est elle qui entre dans le vestiaire. Elle l'aperçoit assis au sol la tête entre les mains. Pleurerait-il par hasard ?

Elle s'approche plus près, plus près. Il redresse la tête.

Elle sort le collier de sa poche et le lui tend. Ses yeux s'illuminent. Il se redresse aussitôt, avance sa main ouverte, elle approche la sienne, leurs doigts se touchent, se serrent, le collier passe d'une main à l'autre comme une caresse.

Elle ne prononce aucune parole. Mais il comprend tout. Ils ne se quittent pas des yeux, il la regarde pour la première fois, et pour la première fois, il lui sourit. Lui sourit vraiment.

— Merci, dit-il clairement, merci Ilyana. Je n'oublierai jamais.



Cette victoire, bien que discrète aux yeux des autres élèves, a créé un lien indissoluble entre les deux. Ils partagent désormais quelque chose de plus fort que la peur de la différence : une amitié née de la compréhension mutuelle et du courage de se dresser contre l'injustice.

Et bien que les murmures persistent au sujet d'Ilyana et de ses étranges façons, les élèves commencent à comprendre qu'il y a bien plus en elle que ce que la surface ne révèle. Le collègue peut donc bien continuer à murmurer, désormais Ilyana et Adam sont unis par une histoire de solidarité et d'amitié qui défie tous les préjugés.

Adam et Ilyana se sont vus plusieurs fois pendant les vacances d'automne. Ensemble, ils ont parcouru la ville, elle lui a montré ses rues et ses paysages préférés. Ils ont contemplé la mer pendant des heures. Adam a tendu son bras et pointé son doigt vers l'horizon :

— Tout au bout de la mer, il y a encore la mer et puis encore la mer et puis encore la mer, moi je viens du bout, du bout, du bout de la mer.

Après les vacances, ils sont inséparables.

Elle et lui.

Un après-midi de novembre, elle le voit s'avancer dans la cour avec son nouveau sourire. Il s'approche d'elle et soudain s'arrête net. Ses yeux regardent au loin, très loin. Il paraît sous le choc. On dirait qu'il a vu un fantôme.

— Adam ?

Elle remarque que son sourire s'agrandit. Il a les yeux humides.

— Adam ?

Elle suit le mouvement de sa main qui monte jusqu'à son cou, il enlève le collier qu'il porte et le tend devant lui en fredonnant *A ram sam sam*.

— Adam, ça va ?

Il est 13 heures. L'ensoleillement est parfait.

A RAM SAM SAM**UNE NOUVELLE ÉCRITE PAR**

Himidati Ahmed, Ayoub Akriche, Seha Bacar, Lina Bekhtaoui,
Myriam Benkouar, Taoufik Boina, Giovani Chirila,
Tiago Joilson Coelho Da Veiga, Mohamed Amine Dakhil, Kailor Delaunay,
Marwan Ghenäi, Robel Goytom Tekeste, Abed El Rhamane Guellati,
Céléna Khadir, Chamesse El Dine Kharbega, Louna Laatar,
Lucas Maniccia, Nissaï Mdahoma, Wissam Mehdi, Rehema Rachad,
Salima Rakhroukh, Maelys Savi de Tove, Lina Zenatti

et Didier Castino.

GAME OVER



GAME OVER

LA NOUVELLE AUX 13 CACHÉS

4^e7 du collège Puget, Marseille,
et Alexandre Labruffe

Cette nouvelle a été écrite collectivement durant l'automne 2023 par la classe de 4^e7 du collège Puget, à Marseille, dans le cadre de l'atelier « Ma classe écrit » de la 6^e saison du concours littéraire Des nouvelles des collégiens.

Les élèves ont été accompagnés par Alexandre Labruffe, avec l'aide de leur professeure de français, Layla Giffard, et de leur professeure documentaliste, Laura Atlan.

Enfin libre ! Tolma est enfin délivrée de cette effroyable prison où elle a passé six semaines à discuter avec un idiot de médecin et des tas de psys qui lui expliquaient comment se défaire de son addiction. Avec tout ce qu'elle a manqué au lycée, elle ratera son bac, c'est évident. En plus, on lui a conseillé de rester à son domicile pendant quelques jours pour une réhabilitation plus douce. Prendre l'air, marcher, respirer, lui a-t-on martelé. Elle n'est pourtant pas malade ! « *Marcher pour retrouver le sens de la vie* », comme si elle l'avait perdu...

Il est 8 h 41 : Tolma est rentrée tôt chez elle, déposée par le bus. Ses parents sont déjà partis au travail ou ailleurs, son petit frère au collège. Elle est seule. Seule avec son ordi... Elle tente de résister à la tentation en buvant deux verres de Coca Barbie. Le gaz lui picote les narines. Que c'est bon d'être de retour chez soi ! Ça change de la prison, remplie de garçons et de cachetons. Comment s'appelle ce bain déjà ? Ah oui, le Centre de désintoxication aux jeux vidéo (l'ignoble CDAJV). Rien qu'à cette pensée, Tolma a la chair de poule et de mauvais souvenirs resurgissent.

9h31 : le chat

Tirillée par l'envie de jouer, elle décide de regarder, pour se calmer, la meilleure série de cannibale de l'année, *Jeffrey Dahmer*. Au milieu du film, elle entend un bruit bizarre venant d'en haut, comme un objet tombant sur le sol. Tolma se lève d'un bond et gravit les marches de l'escalier quatre à quatre. Elle pousse la porte de sa chambre si vivement qu'elle claque contre le mur. Son chat ! Le drôle de matou orangé est là, une patte suspendue en l'air, comme pris sur le fait. Une lampe gît par terre : son ampoule brisée en mille morceaux de verre tranchant. Tolma toise Cookie d'un œil sévère. Elle le chasse, s'accroupit pour tout ramasser et jeter à la poubelle. En se relevant, elle fixe son ordinateur, hésite puis craque : un peu coupable, mais pas trop, elle s'assoit pour lancer son jeu préféré, *Fortnite*. Elle l'allume et va pour entrer son mot de passe quand elle surprend son chat qui l'observe, avec un air de... chien battu, les yeux injectés d'affection. Tolma ne résiste pas à l'envie de le câliner. Elle le prend, le caresse, l'enlace. En le serrant dans ses bras, elle souhaite que ce moment ne s'arrête jamais. Elle se retourne néanmoins vers son écran, Cookie sur les genoux. Prête pour le grand frisson du *game*. Tant pis pour sa cure !

10h39 : l'appel

Soudain, le téléphone de Tolma émet une sonnerie stridente. Cookie prend peur et saute sur sa tête, puis s'accroche à son t-shirt où est brodé « JE SAIS QUE JE SAIS PAS ». Poussant le matou par terre, Tolma décroche, quitte son bureau. Elle s'assoit sur son lit alors que la personne au bout du fil commence à parler :

— Bonjour, s'exclame une voix masculine, Tanulj Myelvet à l'appareil. Nous aimerions vous proposer un entraînement

personnalisé pour apprendre le hongrois. Le hongrois est une langue assez incroyable, n'est-ce pas ? Vous pouvez la parler en Hongrie avec des Hongrois. Ou dans d'autres pays avec des Hongrois ! Fantastique, n'est-ce pas ?

Perplexe, Tolma reste muette.

— Vous pourrez apprendre notre merveilleuse langue avec un professeur particulier tel que moi. Pour vous le prouver : *Gyönyöru az ido ma, szeretem a virágokat és a könyveket*, ce qui veut dire, figurez-vous, « C'est un beau moment aujourd'hui, j'aime les fleurs et les livres ». Il ne vous reste plus qu'à vous inscrire sur notre site www.tanulj.mylvet.com, n'est-ce pas ? Vous cliquez d'abord sur...

Tolma raccroche. Au diable le hongrois !

11 h 47 : l'alarme

— Cet appel de quelques secondes avec ce vendeur de hongrois m'a donné faim, s'entend-elle murmurer. J'ai trop les crocs.

Tolma se précipite à la cuisine pour se préparer son plat de prédilection, qu'elle n'a pas mangé depuis longtemps : des frites sauce ketchup-kiwi. Elle sort un sac de MacCain du freezer. Après avoir tout versé dans la friteuse, Tolma fait le ménage et retourne dans sa chambre. Elle marmonne :

— Jouer trente minutes ne fera de mal à personne.

Elle craque à nouveau, démarre son ordinateur pour jouer à *Fortnite*. Avant la réhab, elle était la reine des *gamers* et des *gameuses*, classée n° 1 *unreal*, rang le plus haut. Pas de bol, encore une mise à jour. Décidément, tout va de travers aujourd'hui ! Brusquement, l'alarme du détecteur de fumée retentit. Elle se précipite vers la cuisine en espérant que rien n'a brûlé. Trop tard : la friteuse dégage une fumée noire et nauséabonde.

Elle l'éteint au plus vite puis désactive l'alarme. Frites cramées, son repas en l'air, dégoûtée, Tolma se résout à commander sur Uber Eats une pizza avec une bouteille de Fanta agrumes, sa boisson favorite.

12 h 55 : l'erreur Uber Eats

En attendant, pour se détendre, elle décide de prendre une douche bien chaude. Pas de chance : le chauffe-eau semble en panne. La douche, qui devait être relaxante, est glaçante. De mauvaise humeur, elle se dit que, vraiment, le seul moyen pour décompresser, c'est *Fortnite*, son éternelle consolation. À l'instant même où elle appuie sur le bouton du PC pour l'allumer, on sonne à la porte. Agacée, Tolma descend, ouvre et dévisage, surprise, un livreur qui est plutôt jeune (il a pourtant un nom de vieux croûton ; sur le badge épinglé à sa doudoune est indiqué : « Jean Pommarove, soldat de l'astrologie »). Il lui présente, au lieu de la pizza et du Fanta, un étrange smoothie à la pastèque. Tant pis, elle accepte. Assoiffée, elle le boit cul sec. Intriguée par le goût étrange, elle analyse la composition de la boisson. Sur l'étiquette, une mise en garde : ATT-EN-TION APH-RO-DI-SIAQUE.

13 h 13 : l'aphrodisiaque

Alors qu'elle s'est réinstallée pour jouer, c'est à 13 h 13 bizarrement que les effets de l'aphrodisiaque débutent. Son cœur palpite, des pulsions transpercent son corps, sa vue se brouille, laissant place à un rêve quelque peu érotique : elle voit littéralement la vie en rose. Un miaulement transforme son songe en une image insolite. Un corps d'Apollon avec la tête de Cookie. Un désir gargantuesque s'empare de ses dernières pensées lucides. Elle embrasse le vide, ce qui la fait retomber sur son

clavier. Le son des touches la ramène à la raison. Pour contrer les symptômes de l'aphrodisiaque, elle décide de faire des pompes. Chose complètement inutile, car vingt minutes après, elle danse au sol en faisant du hula-hoop avec ses cheveux ! Son corps est hors de contrôle. Son cerveau, n'en parlons pas.

14 h 35 : la perturbation spatio-temporelle

Sa crise de folie s'atténue à 14 h 35 et elle pense pouvoir enfin reprendre sa partie. Pourtant, aussitôt rassise sur sa chaise, un tourbillon l'aspire dans l'ordi. Des couleurs, des lettres, des dates et des scènes défilent devant ses yeux : elle est entrée dans un vortex spatio-temporel ou elle délire. Tout d'un coup, elle se fige, nauséuse, face à un paysage préhistorique. Au milieu de plantes carnivores géantes volent des moustiques colossaux. À peine a-t-elle le temps d'observer le panorama qu'une nouvelle faille spatio-temporelle, digne de la plus mauvaise science-fiction, la projette dans la boulangerie de son quartier où l'employée (qui ressemble à sa grand-mère) prend commande d'une charlotte à la poire qu'elle lui livrera dans quatre ans ! De retour dans sa chambre (elle ne sait par quel moyen), prise d'un vertige, elle vomit sur son chat qui passait par là et qui miaule de terreur et de dégoût. Du coup, il se carapate. Elle l'a repeint en couleur pastèque.

Très peu pour elle, les montagnes russes temporelles !

15 h 43 : la coupure d'électricité

Après s'être allongée un moment pour récupérer de sa transe et après avoir observé longuement et fixement le maillot de l'OM floqué « Aymen Abdenmour » accroché au mur, elle se lève, toujours un peu mal en point, et se place devant son bureau. Seul *Fortnite*, sa vitamine naturelle, peut la remettre d'aplomb,

se dit-elle. Elle enclenche le jeu. Mais tout à coup, tout s'arrête : il y a une coupure d'électricité. Sacrilège ! Le sort s'acharne. Elle s'énerve en jetant ses stabilos contre le mur, mais, vite, elle arrive à se maîtriser et se dit qu'il vaut mieux trouver la source du problème plutôt que s'exciter. Tolma se dirige vers le compteur électrique, en bas, près de l'entrée. Elle appuie sur plein de boutons différents sans trop savoir ce qu'elle fabrique. Rien n'y fait. Toujours pas de courant. Elle commence à se demander s'il n'y a pas un autre problème. Tout le quartier est peut-être touché ? Est-ce que c'est déjà la fin du monde ? Une guerre ? Non : ouvrant la porte de la cave, elle trouve un câble endommagé qui bouge... tout seul ! Et en regardant bien, elle s'aperçoit que Cookie (moitié orange, moitié pastèque) est en train de s'amuser avec le fil : c'est sans doute lui qui a causé un court-circuit. Elle trouve ça mignon, mais s'inquiète de la réaction de ses parents. Comment trouver une solution ? Comment réparer tout ça ? Après un moment de réflexion, elle renonce, sachant ce qui l'attend. Résignée, elle mange des chips au vinaigre. Délectable !

16h 24 : les parents

À leur retour de leur cours de salsa-kung-fu (qui a lieu chaque jour à la même heure), ses parents découvrent la catastrophe et ils entrent dans une profonde colère qui fait trembler les murs. Ils décident alors de l'envoyer faire des courses. Une punition bien méritée, selon eux : Tolma aurait dû prendre en compte les avertissements répétés pour son chat toujours trop agité, et qui, selon ses darons, devrait vivre dans le garage ou dans la cave ou sur Mars, mais pas dans la maison, à tout salir. « Et pourquoi il sent aussi mauvais ? » Toujours énervés, ils rétablissent l'électricité. Tandis que Tolma enfle sa veste

North Face, sa casquette rose « MARSEILLE FOREVER », son *streetwear* cargo beige, dans un pur style Y2K de *gameuse*, ils lui donnent une liste qui l'intrigue fortement, contenant treize éléments et aliments bizarroïdes :

- 2 fruits du dragon,
- 1 mini-niche,
- des grenouilles surgelées,
- 39 g de caviar de Chine,
- 1 boîte de petits pois à moitié prix,
- 1 bouteille de jus d'orange 0 % de sucre,
- des clous,
- 1 tête de cochon,
- du lait caillé de Batna,
- 1 anguille de Floride,
- 1 crabe du Mexique,
- 1 citrouille bio,
- des lingettes pour lunettes.

Sortant en soupirant de chez elle, tout en se demandant ce qui s'est passé dans la tête de ses parents pour concocter une telle liste, Tolma prend la rue Paradis et arrive, après quelques minutes, au supermarché Paradise.

17 h 04 : le cybercafé

À peine entrée, elle fuit l'hypermarché, en panique : il y a trop de monde et elle est agoraphobe. Sur le parking, elle tombe sur Loulou, le vigile de 18 ans, qui se plante devant elle avec Samba, son pitbull baveux aux yeux globuleux.

— Eh, mais mademoiselle, toujours aussi belle ! C'est quoi ton petit 06 ? Tu vas m'le filer un jour ?

Le chien aboie comme pour approuver. Tolma le fixe avec des éclairs dans les yeux, et lui ordonne :

— Assis !

À sa plus grande surprise, c'est Loulou le vigile qui s'assoit. N'importe quoi ! Tolma hausse les épaules, passe son chemin, se retrouve dans la rue de Rome, passe devant le Royal Boxing Club. Elle hésite, puis subitement a une idée de génie : aller au cybercafé Assia. Jouer quelques minutes en douce ne peut pas lui faire de mal.

Elle y court, entre dans le cyber, va pour s'asseoir à côté de la fenêtre (le meilleur spot) et qui voit-elle assis à sa place ? Karime, *alias* son ex, du haut de son mètre quatre-vingt-treize, avec SON bracelet de coquillages qu'ELLE LUI a acheté. Elle veut s'enfuir, mais là, il tourne la tête, la voit, lui parle (au secours !) :

— *Wesh* bébé, comment ça va ?

Elle lui répond avec un *side-eye* de tueuse en série, le relookant de haut en bas en pensant « toujours ce look *guèz* ». Il insiste :

— Mais ouais, *wesh*, tu me manques trop, Inès.

— Mon nom est Tolma, tête de n'œil !

Elle claque les talons, s'échappe du cybercafé. Dans le ciel dégagé : un avion.

Puis... un flash-back.

Elle se revoit dans la cité de la Castellane : il y a quelques semaines, elle voulait faire une surprise à Karime, en lui offrant un cadeau de ouf, un bracelet fait main acheté au marché de la Plaine. Arrivée à la cité, surgi de nulle part, Mamadou lui avait bloqué le passage, lui disant qu'elle devrait rebrousser chemin. Pas du tout impressionnée par sa corpulence, elle l'avait poussé et s'était plantée devant Karime qui était en train... d'embrasser Inès langoureusement. Écœurée, elle lui avait jeté le bracelet au visage. Aux oubliettes, l'ex !

18 h 22 : le petit frère Janea

Out le sale flash-back : tout d'un coup, elle retourne à la réalité et se rend compte qu'elle est arrivée chez elle. Elle ouvre la porte. Ses parents sont partis, ont laissé un mot, « *Apéro cube chez les voisins* », scotché sur le frigo. Tolma monte les escaliers en mode PLS. Vite : jouer à *Fortnite*, tout oublier. Débarquant dans sa chambre, elle jette son sac au sol, puis se fige et réalise que QUELQU'UN est assis devant son ordinateur : son petit frère Janea ! Il est en train d'appuyer sur TOUS les boutons du clavier. En fait, non, il n'appuie pas, il matraque TOUT : il est en train de désosser le *keyboard*, ce psychopathe ! Après l'altercation avec Karime, le manque de *game* et de sommeil, Tolma pète un plomb, hurle et commence à courir après son frère pour lui faire une prise de karaté.

— Dégage ! Viens là ! Tu vas manger le sol !

Son frère saute partout, faisant tout tomber : ses leds, sa guitare, son miroir, ses affiches, les coussins. Au bout d'un moment, Tolma arrive à l'attraper, le prend par le col, elle fait du hula-hoop avec lui et l'envoie en l'air. Il vole tellement loin qu'il atterrit sur le lit. Il se relève et fuit, en la traitant de « terroïste », quand soudain la sonnerie de la porte retentit.

19 h 03 : la sonnerie

Janea s'enferme dans sa chambre à lui. Sans doute pour toute la nuit. Tolma descend, les nerfs à vif. C'est Anaïs : sa meilleure amie. Grande avec des cheveux longs et noirs, elle a dix-sept ans et travaille chez Bassirou, la meilleure marque de sushis marseillaise. Habillée d'un ensemble Chanel et d'escarpins Jimmy Choo, empruntés ou volés (qui sait) à sa mère, elle lui a rapporté des sushis d'espadon et un livre, *L'Amour pour les nuls*. Tolma s'apaise. Contentes de se retrouver, elles discutent pendant une

heure dans le salon en mangeant sushis et crevettes séchées. Anaïs ne veut pas s'en aller, mais elle doit vraiment rentrer chez elle pour suivre, dit-elle, son cours de... hongrois. « Une merveille de langue ! » Son amie part. Tolma retourne dans sa chambre et se pose : enfin seule devant son ordinateur. Autant dire, devant son destin !

20 h 29 : le hacker

Lorsque son PC s'allume, Tolma remarque que l'écran est noir, parcouru par de minuscules lettres et symboles illisibles de couleur émeraude. Alors que son appareil chauffe, fait des bruits bizarres, et tandis que toutes les ampoules et lumières de la maison se mettent à clignoter, l'électroménager à bipier, brusquement, un message lumineux, en lettres vertes flippantes, apparaît sur l'ordi :

Je t'ai hackée Ah ah ah
Si tu veux réutiliser ton ordinateur préhistorique
tu dois livrer 1 3 0 grammes d'ongles de pieds avant minuit
1 3 rue de la Cité 2 6 0 3 2 Barzanzi

Troublée, Tolma vérifie sur Internet avec son téléphone portable. Barzanzi est un petit village de la Drôme qui lui dit vaguement quelque chose. Elle percute alors que cette adresse est celle de Mamadou, le pote de son ex. Elle est surprise :

— Depuis quand il est fétichiste, Mamadou ? Pfff... n'importe quoi !

Quel imbécile, ce mec ! Non, hors de question, elle ne lui apportera pas cette rançon absurde. En colère, Tolma réfléchit à un autre moyen de jouer. Elle entend son chat miauler avec insistance dans le salon et s'y rend pour voir ce qu'il veut. Il joue avec un livre, *Chroniques d'une station martienne*. Non, nuance,

il ne joue pas : il se bat avec, il le mange même. Elle le lui confisque. Il miaule de plus belle. Peut-être a-t-il faim ? Elle lui donne des croquettes au saumon d'Islande pour le rassasier.

Alors qu'elle est en train de feuilleter le bouquin, soudain, à la page 26, un énorme bruit résonne à l'étage. Quoi encore ?! Elle court dans sa chambre. Oh non ! Son ordinateur a implosé, dégageant une fumée blanche et une odeur de plastique grillé. Elle ouvre la fenêtre et la nuit tombe sur son désespoir.

21 h 47

Un peu plus tard, larmes séchées, elle se demande comment elle va faire maintenant pour jouer. La vie n'a plus aucun sens ! Soudain, elle se souvient de quelque chose. Elle s'envole vers le placard à balai de la cuisine où son père cache habituellement son ordinateur portable. Elle le trouve niché derrière un tas de serpillières, l'emporte dans sa chambre et essaie plusieurs mots de passe pour le démarrer : *Cookie1*, *Cookie2*, *Cookie3*, *Cookiedu1*, *Cookiedu12*, *Cookiedu123*, *Cookiedanslacave*, *Cookieaugarage*, etc. Rien ne fonctionne. Elle se rend dans la chambre de ses parents pour chercher où son père a noté son mot de passe. Se prenant pour une inspectrice du FBI, zélée, Tolma vide les armoires, tâte les oreillers, renverse les tiroirs des commodes, secoue les draps, les livres, les slips... Toujours rien ! Elle se dirige vers le bureau de son daron, ouvre son seul tiroir, passe la main sous le meuble. C'est là qu'elle sent une chose collante sur ses doigts. Elle les retire : un chewing-gum. Dégoûtant ! Tolma secoue ses doigts dans tous les sens. En vain. Elle regarde sous le bureau, car elle sait bien que son père n'aurait jamais collé un chewing-gum sans raison ici. Elle remarque un morceau de papier collé avec le reste du bonbon visqueux : le mot de passe, c'est certain. Elle arrache le papier

pour voir : « SALSA31 ». Tolma entre le sésame dans l'ordinateur. Ça marche ! Euphorique, elle lance *Fortnite*. Pour la treizième fois de la journée, elle va tenter d'y jouer... Elle tape ses codes et là, un message tragiquement incompréhensible s'affiche :

Nous sommes au regret de vous informer que vous êtes bannie de Fortnite pour mauvais comportement.

Désespérée, Tolma se renforce dans son siège. Elle réfléchit, sanglote, hurle. Pourquoi ELLE ? Pourquoi ELLE a été bannie ? Elle n'a rien fait ! Si ce n'est : ne pas jouer pendant plus d'un mois... La vie lui semble injuste. Alors qu'elle va dans la cuisine pour se consoler en se goinfrant de ketchup-kiwi, elle reçoit une notification SMS sur son téléphone. C'est son ex, cet escroc d'ex, ce tocard de l'amour, l'innommable Karime :

Tu veux faire une partie de Fortnite chez moi peut-être ?!



Tolma relit le message plusieurs fois pour le comprendre. Elle le scrute dans tous les sens, fixe l'emoji diable qui lui sourit narquoisement. Elle saisit alors que c'est son mesquin d'ex qui l'a fait bannir pour se venger ou pire... pour la faire venir chez lui. La seule explication possible ! Son SMS ne peut pas être une coïncidence.

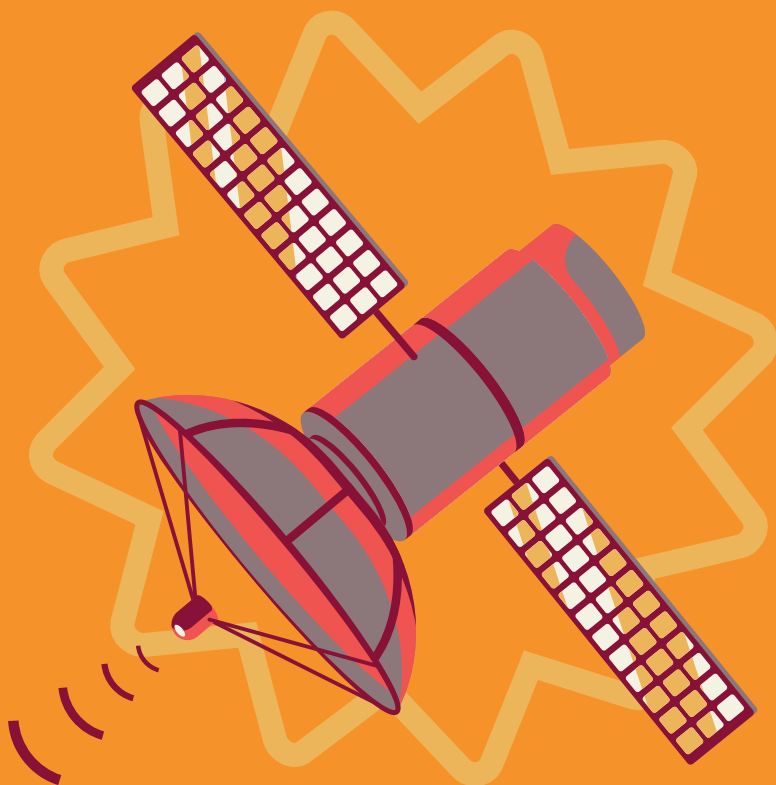
Pour se calmer, tout zapper, elle prend *Chroniques d'une station martienne*, le livre que son chat mangeait, et se plonge résignée, puis de plus en plus passionnée, dans sa lecture, Cookie sur ses genoux, ronronnant comme un moteur atmosphérique.

GAME OVER**UNE NOUVELLE ÉCRITE PAR**

Akiba Abdou, Aymen Ataouat, Lina Bahi, Jules Beaussillon,
Louanne Bedos, Belguebli Ilyes, Welissane Bollanga, Loueï Bouakaz,
Vinh Dao, Charlotte De Sousa, Owliss Essis, Lucile Goy,
Angelina Hagi Akian, Adil Himrane, Adèle-Isis Merle-Portalès,
Sirine Morghad Potter, Assia Msahazi, Lala Ndiaye, Alaë Ovallé,
Laura Picheral, Anna Rakotobe Scott, Ella Rehm, Naïm Sassil,
Maylis Tortarolo, Eddy Ziani

et Alexandre Labruffe.

ZÉPHYR



ZÉPHYR



4°6 du collège Les Gorguettes, Cassis,
et Emmanuelle Rey

Cette nouvelle a été écrite collectivement durant l'automne 2023 par la classe de 4^e6 du collège Gilbert Rastoin Les Gorguettes, à Cassis, dans le cadre de l'atelier « Ma classe écrit » de la 6^e saison du concours littéraire Des nouvelles des collégiens. Les élèves ont été accompagnés par Emmanuelle Rey, avec l'aide de leur professeure de lettres, Nathalie Cocco, et l'aide ponctuelle mais précieuse de leur professeure d'éducation musicale, M^{me} Bénichou, et de leur professeur d'anglais, M. Serra.

Ça y est, j'ai enfin trouvé le son parfait.

C'est la dernière chose normale à laquelle j'ai pensé avant que tout ne bascule : ma participation à la fête de la Musique de Saint-Boucanier, le 21 juin 2073.

Je venais à peine d'enlever mon casque et d'éteindre la table de mixage, que ma sœur a fait irruption dans le studio en agitant les bras dans tous les sens. Elle signait des mots, mais si vite que, hormis mon prénom, je ne comprenais rien.

— Triss! Triss! 🖐️🖐️🖐️🖐️!

Je l'ai suivie hors du garage qui abritait mon studio de musique, jusqu'au rez-de-chaussée de la maison. Et j'ai vu. Nos parents étaient debout au milieu du salon, figés comme des statues. Victoire a commencé à les secouer, cherchant leur regard, comme pour se reconnecter à eux. La peur m'a envahi. Mon cœur faisait des saltos dans ma poitrine. Je me suis mis à crier, mais mes parents ne réagissaient toujours pas. Victoire sanglotait et tremblait tellement qu'elle avait du mal à respirer. J'ai alors réalisé qu'en tant que grand frère, je devais prendre sur moi et la calmer. Je l'ai enlacée, et peu à peu j'ai senti que les battements de son cœur ralentissaient.

Terrifiés et ne sachant que faire, nous avons couru chez les voisins. Mais la même malédiction semblait s'être abattue chez eux. Ils étaient pétrifiés, eux aussi : M. Jack en train de caresser son serval et Mme Jack rafraîchissant son bouquet, le sécateur à la main. Leur fils, mon ami, était étendu sur le canapé, devant l'écran plasma dont les images étaient la seule chose qui bougeait encore dans la maison. Le temps s'était arrêté.

Dans la rue, les gens ne bougeaient plus. Ils étaient paralysés, immobiles, interrompus dans leurs actions quotidiennes comme si le monde avait soudain décidé de jouer à un genre de « un, deux, trois, soleil ! » géant. Le scooter du facteur avait percuté une clôture. Le moteur tournait toujours et le jeune homme était blessé à l'arcade, son sang coulait abondamment. Victoire et moi avons essayé d'établir un contact, en vain. Pendant trois jours, nous avons cherché de l'aide. Quelqu'un, quelque part, qui bougeait encore. Le silence régnait sur tout le village. Le mistral qui faisait craquer les branches nous faisait sursauter. Au commissariat, même tableau. À la pharmacie, même tableau. À la caserne des pompiers, même tableau. Nous étions à bout de nerfs, désespérés, le moral à zéro. Que s'était-il passé ? Et pourquoi ma sœur et moi n'avions-nous pas été touchés comme tous les autres ?

Le cinquième jour, nos parents sont morts sur le canapé où on les avait installés, espérant qu'ils sortiraient de leur paralysie. Une odeur de cadavre flottait dans le salon. Leur visage était blanc comme de la neige, leurs yeux grand ouverts et jaunâtres. Une immense tristesse nous a envahis, comme si nous avions perdu une partie de nous-mêmes. Notre monde était en train de s'écrouler. Dehors, les autres aussi ont commencé à mourir de soif et de faim. Et malgré tout, Victoire et moi ne pouvions pas

laisser le désespoir nous contrôler. Il fallait faire quelque chose. Nous n'avions plus rien à manger, nous avons donc décidé de commencer par nous réapprovisionner au supermarché.

Dans le magasin, les gens étaient livides. Un père était paralysé en train de pousser son chariot alors que son fils s'était immobilisé dans sa course. Une vendeuse et une mamie avaient été figées en pleine discussion. Un vendeur s'était arrêté au milieu de l'installation d'un écran plasma annonçant « 3 pains achetés, 1 pain offert ». On n'entendait rien, comme si la mort rôdait.

Soudain, la sonnerie d'un *brightphone*¹ a brisé le silence.

Après un moment de surprise, j'ai commencé à courir dans les rayons pour trouver l'origine de celle-ci. Victoire m'a suivi sans comprendre.

Je savais qu'il ne me restait pas beaucoup de temps pour savoir où était le *brightphone* : la sonnerie finirait par s'éteindre. J'ai commencé à accélérer le pas de plus en plus, et au rayon saucisson, je l'ai enfin trouvé, dans la poche du père aperçu plus tôt dans le magasin. L'appel provenait de l'étranger. J'ai décroché, et un message vidéo est apparu sur l'écran.

Un garçon d'à peu près notre âge, qui paraissait épuisé, s'adressait à nous.

Bonjour, survivants. Si vous voyez ce message, c'est que vous n'avez pas été atteints par le virus Zéphyr. Ce virus se transmet par un son qui est régulièrement diffusé. Protégez-vous ! Un groupe de résistants a été fondé à Londres. Tous les survivants voulant y entrer devront montrer ce message à la caméra de surveillance de la station de radio Scotline. Au revoir et bonne chance !

1. Le « *brightphone* » est un clin d'œil des élèves aux personnages d'Alain Damasio dans le roman *Scarlett et Novak*.

Après ces journées d'angoisse, nous avons enfin un début d'explication. Un virus... un virus qui se transmettait par un son... voilà pourquoi ma sœur et moi n'avions pas été touchés en même temps que les autres. J'étais dans mon studio insonorisé quand la contamination du village avait eu lieu, et la surdité de Victoire l'avait protégée. Nous avions aussi un espoir : nous n'étions pas les seuls.

Le message était en anglais. Je l'ai traduit en langue des signes pour Victoire. Par réflexe, j'ai regardé la batterie du *brightphone* et j'ai vu s'afficher sur l'écran 13 %. Mon pouls s'est accéléré et je me suis rendu compte qu'il ne nous restait plus beaucoup de temps. En plus, j'ai tout de suite remarqué que le trou du chargeur était détruit ! Du coup, on ne pourrait pas le charger ! Avec ce peu de batterie, on devait réécouter le message pour être sûrs de l'avoir bien compris et utiliser le GPS pour arriver jusqu'à la station Scotline. C'était oppressant. J'ai signé à Victoire :

— Est-ce que tu penses comme moi qu'on devrait aller à cette fameuse station ?

— Oui, mais c'est quand même risqué, on n'est que des enfants !

— C'est sûr, mais sans ces personnes, on ne pourra jamais retrouver une vie normale. Qui ne tente rien n'a rien !

— Bon, je te fais confiance ! Mais il nous faut des provisions, une trousse de secours, de l'eau, quelques vêtements... tout ce qui pourra nous permettre de rester en vie. Et un casque antibruit pour te protéger du virus.

— Tu as raison, mais il faut se *booster*, le temps est précieux ! Si le *brightphone* s'éteint, tout est fichu !

On a fait tous les rayons : Victoire est partie du côté du rayon « gâteaux » et « bonbons », j'ai filé au rayon « vêtements » et « bricolage » pour trouver le casque avec lequel j'ai tout de suite couvert mes oreilles.

De retour chez nous, j'ai pris les clefs de la voiture de nos parents, la main tremblante. Nous sommes montés et j'ai activé le mode automatique et le GPS. La voiture a quitté Saint-Boucanier pour Marseille. Une fois à la gare, nous avons pris le TGV sans chauffeur direction Londres, avec une escale à Paris. Le train a démarré. Quatre heures de voyage nous attendaient. Victoire m'a tapé sur l'épaule. Son visage était plein de larmes. Elle a signé :

— Papa et maman me manquent fort. J'aimerais les revoir...

— Moi aussi. Mais même si on n'a pas réussi à les sauver, je suis sûr qu'on aidera plein de personnes.

— Tu te souviens, y'a même pas deux semaines de ça, on rigolait ensemble au bord de l'eau.

— Oui, ce jour-là était tellement drôle, on t'avait enterrée dans le sable puis on était partis manger une glace.

— Ouais. D'ailleurs, tu me dois une glace, hein !

— C'est vrai, c'est vrai.

— Mais je regrette de m'être disputée avec eux. On aurait dû en profiter...

— Ne t'inquiète pas, moi aussi je me dis qu'on a manqué de temps, mais de là où ils sont, ils seront fiers de nous !

Je l'ai serrée fort dans mes bras.

Elle s'est levée et m'a fait comprendre qu'elle allait faire un tour. J'ai vérifié la batterie du *brightphone* : il restait 11 %. J'étais inquiet.

Comme Victoire ne revenait pas, je suis allé la chercher. Je l'ai trouvée dans le wagon-bar. Elle regardait, perturbée, les personnes paralysées qui semblaient nous fixer. Le barman figé servait une boisson à un passager, le liquide qui avait continué de couler avait débordé et faisait une flaque sur le sol.

Nous avons continué d'explorer le train, ensemble. C'était encore et toujours la même scène. Des hommes, des femmes et des enfants immobiles, partout. Et puis soudain, le train s'est arrêté dans une secousse.

BIP, BIP ! C'était le *brightphone*. Il nous restait moins de 10%...

La voix métallique du haut-parleur a annoncé qu'il y avait un obstacle sur la route. J'ai crié, exaspéré :

— C'est pas possible ! On n'y arrivera jamais !

On s'est assis et on a observé le paysage par les fenêtres. Le train se trouvait au milieu de champs de hautes herbes séchées. J'ai regardé avec nervosité les agriculteurs paralysés, et les robots de la SNCF qui s'activaient le long des rails. Enfin, après une attente qui m'a semblé interminable, on a senti une seconde secousse et le trajet a repris.

C'est là que j'ai entrevu un mouvement dans le wagon de devant. Il y avait quelqu'un. Quelqu'un de vivant ! Nous nous sommes précipités. L'homme a eu l'air aussi surpris que nous en nous apercevant. Il a ouvert la bouche, mais a soudain détourné le regard, comme s'il cherchait quelque chose, comme s'il... écoutait quelque chose. J'ai crié :

— Non !

Mais c'était déjà trop tard. L'homme s'est pétrifié, debout entre les rangées de sièges. On était sous le choc. J'avais eu une chance énorme d'avoir mon casque sur la tête ! Alors que ma sœur et moi étions en plein stress, le train s'est enfin arrêté. Nous étions à Paris.

Quand nous sommes descendus du train, un frisson glacé a traversé notre corps de la tête aux pieds. Une ambiance de mort régnait dans cette gare, et nous avons cherché au plus vite un train pour Londres. BIP, BIP ! Le *brightphone* annonçait 8 % de batterie restante. En cherchant chacun de notre côté, ma sœur

a aperçu un panneau publicitaire proposant « Un voyage de Paris à Londres ? ». Elle a couru à toute allure dans ma direction pour me prévenir. Nous sommes montés dans le train qui s'est aussitôt mis en route. Le voyage a duré plus de deux heures. Nos yeux étaient fixés sur l'écran du *brightphone*, dont le niveau de batterie était de plus en plus bas.

À Londres, l'ambiance de mort était la même qu'à Paris. Inquiets et frustrés, nous sommes restés comme bloqués pendant quelques minutes. Victoire pleurait. J'ai fini par me ressaisir et j'ai pris la main de ma sœur.

BIP, BIP ! Il ne nous restait plus que 5 % de batterie... On a commencé à courir.

On est enfin arrivés, morts de fatigue et impatients, devant la station de radio Scotline. Victoire et moi nous sommes jetés sur la caméra de surveillance. Par un haut-parleur, un message disait en anglais : « *Please stand by and show the video* », soit « s'il vous plaît, veuillez ne pas bouger et montrez la vidéo ».

BIP, BIP ! On a regardé en même temps le téléphone... 1 % !

J'ai lancé la vidéo et tendu l'écran vers la caméra : un gros bruit a retenti et la porte blindée s'est ouverte pile au moment où le *brightphone* s'éteignait. Quel soulagement ça a été pour nous !

Nous sommes entrés et nous avons rencontré les survivants, quatre filles et trois garçons de notre âge. Il y avait un Italien, un Anglais, un Portugais, deux Françaises de Lille et deux Suisses. Ils avaient l'air sympathiques, mais aussi stressés que nous. Leurs yeux étaient cernés et ils semblaient ne pas avoir dormi depuis plusieurs jours.

J'ai reconnu l'un des garçons : c'était celui de la vidéo. Il s'est approché et a engagé la conversation :

— Bonjour, je m'appelle Mickaël, c'est moi qui ai publié

le message en espérant que quelqu'un le voie. Nous voulions savoir s'il restait des survivants, à part nous. On est ravis de vous rencontrer.

— Oui, heureusement que vous avez enregistré cette vidéo, car nous nous sentions... seuls... très seuls dans notre village de Saint-Boucanier. Nos parents sont morts et tout le village est paralysé ! Ma sœur et moi, on se pose beaucoup de questions : savez-vous quelle est l'origine du virus ? Comment êtes-vous arrivés là ?

— On va tout vous expliquer. On ne connaît pas encore l'origine du virus, mais on a compris que cette sonorité revenait en vague tous les cinq jours à 13 heures. La paralysie a lieu à la dernière note. Nous avons tous eu de la chance : certains d'entre nous se trouvaient sous terre, dans le métro, lors de la diffusion. D'autres portaient un casque, comme Enis qui est DJ, les Suisses qui participaient à un karaoké, ou moi qui aidais mon père sur un chantier. Ici, tout est insonorisé, heureusement. Ce virus est invisible, il est comme le vent, c'est pourquoi nous l'avons baptisé Zéphyr.

Enis, le DJ, qui avait du talent pour mixer les sons, avait déjà eu l'idée d'enregistrer Zéphyr pour tenter de créer un antidote. Mais le groupe s'était heurté à un problème : comment en effet capter le son en entier sans être contaminés à leur tour ? Notre arrivée tombait à pic. Il a rapidement été décidé que Victoire était la mieux placée pour cette mission, car sa surdité la protégeait complètement du virus. J'ai été surpris du courage de ma sœur qui a tout de suite accepté. Nous avons passé les quatre jours suivants cloîtrés dans la station, attendant le bon moment. Le cinquième jour, peu avant 13 heures, Victoire est sortie avec un appareil pour enregistrer le son en entier.

Cet appareil ferait apparaître des ondes sur son écran lorsqu'il le détecterait. Au bout d'une heure, elle est revenue dans la station avec l'enregistrement.

Tout impatients de l'écouter, nous nous sommes munis de casques antibruit, que nous étions prêts à poser sur nos oreilles à son signal pour ne pas en entendre l'intégralité. Le son a débuté. Il était étrange, agressif, et on aurait dit qu'il venait de l'espace. Je me suis perdu dans mes pensées et j'ai raté le signe de Victoire. Tout à coup, j'étais paralysé. Je n'avais pas mis le casque à temps et j'avais entendu le virus Zéphyr jusqu'au bout.

Victoire s'était fait deux amies, Ellie et Kessy, les deux Suisses. De mon côté, j'avais sympathisé avec Enis, musicien comme moi. Pendant deux jours, ils ont travaillé sur le son en studio. Je suivais leurs expériences depuis le fauteuil où j'avais été installé, incapable de les aider.

Je commençais à avoir faim et soif et j'étais tellement frustré ! Je me sentais totalement inutile. J'avais peur, aussi. Est-ce que j'allais mourir comme mes parents ? C'est Enis qui a finalement eu l'idée de passer le son du virus à l'envers. En un instant, j'ai senti à travers mon corps des ondes horribles, mais apaisantes. Je n'étais plus paralysé ! Pendant que je reprenais des forces, les autres ont tout de suite commencé à chercher comment diffuser l'antidote sonore à l'extérieur, dans l'espoir que les autres victimes de Zéphyr réagiraient comme moi et seraient sauvées, elles aussi.

J'étais en train d'engloutir un sandwich beurre-cornichons-Nutella quand Victoire est arrivée en courant :

— Triss ! 🙌🙌🙌🙌 ! On a découvert comment diffuser l'antidote : on va l'envoyer sur toutes les ondes radio et

les haut-parleurs. On va d'abord faire des tests à Londres, et on espère que ça va marcher !

J'ai entendu Mickaël faire une annonce : trois volontaires devaient se rendre dehors afin de tester cette solution. Enis, Ellie et Kessy ont levé la main. Quand ils sont revenus, une dizaine de survivants les accompagnaient. On a compris qu'on avait trouvé le moyen de contrer le virus Zéphyr.

Dans la soirée, on a fêté notre réussite et lancé le déclenchement de la décontamination de masse. Le son inversé allait être diffusé partout.

J'ai terminé mon récit. Mon fils Lautrec me regarde d'un air interrogateur.

— Mais papa, ce virus, il existe encore ?

— Non. Grâce à la diffusion du son inversé, beaucoup de gens encore en vie ont été « réveillés ». Parmi eux, des scientifiques se sont regroupés et ont trouvé l'origine du problème : un satellite de communication expérimental destiné à transmettre des ondes sonores à travers l'espace. À cause d'une défaillance du système de modulation, les ondes supposées rester confinées à l'espace s'étaient propagées de manière inattendue dans l'atmosphère terrestre. Or, le son émis par le satellite avait une fréquence particulière, qui affectait directement le système nerveux humain.

Le satellite a été détruit, et le virus avec lui. Ne t'inquiète pas, nous sommes en sécurité.

Lautrec s'avance vers la fenêtre. Je le suis et regarde avec lui Saint-Boucanier. Aujourd'hui, en 2100, ce n'est plus un petit village. C'est une ville développée, avec ses immeubles qui flottent et ses voitures volantes qui slaloment entre les écrans géants. Celle de Victoire se gare justement devant la fenêtre.

— Vous montez ?

Au cimetière, nous nous rendons devant la tombe de nos parents. Comme chaque fois, je ressens un pincement au cœur. J'aimerais remonter le temps et réussir à les sauver de Zéphyr. Mais je sais aussi que c'est grâce à cette épreuve que je suis devenu l'homme que je suis.

Une personne sur la tombe d'à côté me reconnaît et s'approche :

— Merci de nous avoir sauvés !

— Alors... Vous êtes des héros ? demande Lautrec.

— En quelque sorte, mais nous n'étions pas seuls...

Lautrec glisse une main dans la mienne, l'autre dans celle de Victoire.

— En tout cas, vous êtes MES héros !

ZÉPHYR**UNE NOUVELLE ÉCRITE PAR**

Zoé Angeloni, Swan Arnaud, Issam Bachiri, Lauryline Bracaloni,
Tom Carrodano--Julien, Emma De Santi, Jules Déodato Guibert,
Jenna Dioudonnat, Valentin Dorlet, Enis Fitouri, Léo Forassiepi,
Emma Giraud, Mathilda Hubschmann, Anaïs Huet, Hedil Khimèche,
Maé L'Hôte--Jeanson, Milla Morell, Nora Perone, Julia Poclet,
Maïssa Sarkouh, Joahkim Sarr, Lorena Sayer, Lorenzo Sayer,
Lorenzo Toscano, Naïs Toulouse, Luna Wojciechowski

et Emmanuelle Rey.

LES TREIZE DISPARUS



LES TREIZE DISPARUS

4°8 du collège Marseillevéyre, Marseille,
et Sylvie Tanette

*Cette nouvelle a été écrite collectivement durant l'automne 2023
par la classe de 4^e8 du collège Marseilleveyre, à Marseille, dans
le cadre de l'atelier « Ma classe écrit » de la 6^e saison du concours
littéraire Des nouvelles des collégiens.*

*Les élèves ont été accompagnés par Sylvie Tanette,
avec l'aide de leur professeure de lettres, Aurélie Cotti.*

Il était huit heures moins le quart et Noah faisait sa rentrée en 3^e au collège Marseilleveyre, qui était situé non loin des calanques, de magnifiques falaises surplombant la Méditerranée. L'établissement était spacieux, lumineux, et une odeur de garrigue embaumait les longs couloirs. Non loin de là se trouvait une pinède épaisse et touffue qui était dominée par de grands pins parasols au pied desquels, par forte chaleur, les élèves aimaient prendre une pause.

En conclusion, un collège parfait... C'était un nouveau départ pour Noah qui avait dû déménager à cause de la mutation de son père à Marseille.

La sonnerie retentit. Plein d'appréhension, il rejoignit sa salle de classe, la A13. Il était le premier arrivé et s'assit au fond de la salle, à l'abri des regards. Malheureusement pour lui, le professeur lui demanda de se présenter devant les autres élèves. Il avait sauté une classe, et il déménageait souvent à cause du travail de ses parents. Il venait d'Amérique latine.

Tout à coup, une fille déboula dans la salle et lâcha un : « Scusez-moi pour le retard ! », avant de s'affaler sur la chaise à côté de Noah.

Cette fille attira son attention. Noah entendit son prénom lors de l'appel : Charline. Elle était très différente de lui. Elle portait divers piercings : un à la narine, un à l'arcade sourcilière et plusieurs aux oreilles. La jeune fille avait également les pointes de cheveux teintées en vert fluo. De plus, elle mâchait nonchalamment un chewing-gum sans se soucier du regard du professeur. Noah en déduisit que ce devait être une fille rebelle. Alors que lui, de son côté, pour la rentrée, avait mis sa chemise la moins voyante possible et l'avait boutonnée jusqu'au col. Il était de taille moyenne, avec des cheveux noir de jais (qu'il avait réussi à discipliner pour l'occasion), un visage au teint hâlé et parsemé de taches de rousseur.

Il fut le dernier à sortir de la salle, car il cherchait à éviter les bousculades. À son grand étonnement, Charline l'attendait dans le couloir. Elle le suivit et essaya d'engager la conversation, ou du moins Noah avait l'impression que c'était ce qu'elle faisait.

— Hey, c'est toi le petit nouveau, heu, c'est quoi ton prénom déjà?... Non attends, je vais retrouver... Roméo ? Baptiste ? Ah, mais non, je sais ! Tu t'appelles Noah, hein ?

— Oui, c'est ça, répondit-il un peu gêné.

— Ah, super. Tu veux que je te fasse visiter un peu le collège ? C'est plutôt grand ce bahut, mais on s'y fait vite, tu verras.

Noah, curieux, accepta timidement et Charline lui fit signe de la suivre. Ils passèrent devant plusieurs salles qu'elle lui indiquait au fur et à mesure : « Ici c'est le CDI... Là le bureau du principal, M. Jeancourt... Oh, et à ce propos, je te souhaite de ne jamais y mettre les pieds. Il n'est pas très commode. Enfin, ce n'est que mon avis... »

Elle poursuivit sa visite et ils s'arrêtèrent devant le self.

— Voici la cantine. On peut s'y donner rendez-vous vers midi et demi, si tu veux. Table numéro dix-huit côté fenêtre. Personne

n'y va. On y sera tranquilles. Bon, je dois filer, j'ai rendez-vous avec le prof d'histoire et faut pas que je sois en retard. Ciao!

Sur ce, Charline s'éclipsa et Noah resta planté là.

Il ne parvenait pas à comprendre pourquoi une fille aussi impulsive pouvait traîner avec un garçon aussi timide et invisible que lui. Mais bon, il n'allait pas s'en plaindre! Au contraire, il était ravi et se dit que, pour une fois, un élève avait quelque attention pour lui. La journée se déroula au mieux pour Noah. Il déjeuna tranquillement avec Charline, puis rentra chez lui.

Quand il ouvrit la porte de sa maison, son chien lui sauta dessus affectueusement. Il rit et le prit dans ses bras.

— Nougat! tu m'as manqué! Cette journée a été longue, mais ça s'est hyper bien passé!

Son chien le regarda, sa grosse tête touffue de golden retriever légèrement penchée d'un côté. Il avait l'habitude que Noah lui parle. Même s'il ne comprenait pas vraiment, il était toujours attentif à ce qu'il lui racontait. Noah était fils unique, et son chien était son plus grand confident.

Le soir même, à l'heure du dîner, il aperçut par la fenêtre une ombre se glisser dans les buissons, il pensa que ce devait être un oiseau qui cherchait un abri et ne s'en formalisa pas.

Les jours qui suivirent, Charline et Noah se rapprochèrent et finirent par devenir inséparables. Ils étaient comme le jour et la nuit: Charline, toujours si ouverte et impulsive tandis que Noah était timide et renfermé. À eux deux, ils se complétaient. Cette bonne relation continua tout le premier mois de cours. Et Noah se prit d'affection pour un prof, M. Schwarzoff.

Et puis, il y eut les vacances de la Toussaint.

À la rentrée, treize professeurs étaient absents, dont M. Schwarzoff.

Une semaine plus tard, le principal, M. Jeancourt, annonça leur disparition inexpliquée. Il commença par informer la direction et les enseignants :

— Chers collègues, j'ai une mauvaise nouvelle à vous confier. Comme vous l'avez sûrement vu, treize professeurs manquent à l'appel. Ils ont malheureusement tous disparu...

— Comment ça « disparu » ? demanda M. Dupont.

— Oui, c'est vrai ça, que leur est-il arrivé ? compléta M^{me} Tuvache.

— Bon, je vais vous le dire, mais cela ne doit pas sortir d'ici, ai-je été bien clair ? rétorqua le principal.

— Oui très clair monsieur, acquiesça M. Dupont.

— Alors, la dernière trace de ces professeurs remonte à dimanche dernier, veille de la rentrée. Ils participaient tous à une randonnée organisée par M. Bouchard. Mais, depuis, plus aucune trace. Ils ne sont jamais rentrés chez eux !

Une vague de stupeur parcourut la salle. Les profs, sous le choc, posèrent toutes sortes de questions.

Puis, à 14 h 30, dans la grande cour, le principal prit la parole devant les élèves :

— Mes chers enfants, comme vous l'avez sûrement vu, treize professeurs sont absents. Ils ont malheureusement disparu, nous faisons tout le nécessaire pour les retrouver. Nous avons prévenu la police et une enquête a été ouverte.

À partir de ce moment, les cris de stupeur et d'angoisse fusèrent, puis des chuchotements se mirent à circuler :

— Je pense qu'ils sont tous morts !

— Mais non, ils vont sûrement les retrouver.

— C'est tarpin bien ! On aura moins de cours !

Le principal réclama le silence trois fois jusqu'à ce que les élèves se taisent, et leur demanda de regagner leurs classes et de ne

surtout pas s'inquiéter. Au moment de remonter en cours, un garçon s'écria :

— Regardez ! Il y a quelqu'un qui s'enfuit vers la pinède !

— Laisse tomber. Sûrement un élève qui sèche !

Les collégiens, toujours abasourdis par la nouvelle qu'ils venaient d'apprendre, ne pouvaient pas se concentrer et leurs professeurs peinaient à se faire respecter.

Au bout de quelques jours, les cours étaient revenus à peu près à la normale. Mais des rumeurs selon lesquelles les profs seraient enterrés sous le collège se propagèrent. La plupart des élèves étaient encore effrayés, mais d'autres, comme Noah et Charline, cherchaient des explications à ce mystère.

Deux jours plus tard, Charline accourut vers Noah et lui dit :

— Noah ! Noah ! Je passais devant la salle des profs et j'ai entendu M. Jeancourt dire à M^{me} Jarret que les profs disparus étaient tous en randonnée dans les calanques la veille de la rentrée !

— Quoi ! ? Comment ça ! ?

— En tout cas, c'est ce qu'a dit M. Jeancourt.

— Menons l'enquête dans ce cas-là !

Après ces événements, Noah et Charline commencèrent leurs investigations, car cette histoire les intriguait beaucoup. Ils se mirent donc à interroger le gardien, les surveillants, des professeurs, la documentaliste, des élèves et même le proviseur, mais n'obtinrent aucun résultat. La vérité, c'était que Noah aimait particulièrement M. Schwarzoff, l'un des profs disparus, car durant le premier mois il avait beaucoup apprécié ses cours et ses blagues un peu nulles. Il lui avait parlé quelquefois pendant les récré, et M. Schwarzoff était toujours très

à l'écoute. C'était d'ailleurs pour lui qu'il avait eu l'idée de se lancer dans cette enquête.

Au bout d'une semaine, Noah avait trouvé un suspect. Parmi les élèves, l'un d'entre eux était très fuyant et partait souvent précipitamment à la sonnerie, parfois même en courant. Une fin d'après-midi que Noah était au collège pour une réunion de délégués, il vit justement ce garçon. Noah s'était renseigné sur lui, il s'appelait Nicolas. Nicolas se dirigeait en direction d'un cabanon au milieu de la pinède. Celle-ci était assez mystérieuse, mais aussi accueillante. C'était comme un petit refuge où on pouvait être au calme et se sentir bien. Les arbres se pliaient doucement sous le vent méditerranéen. Noah avait déjà vu ce cabanon, mais il faisait tellement partie du décor qu'il n'y avait jamais vraiment prêté attention. Il décida donc de prendre discrètement le garçon en filature. Nicolas tourna la tête dans toutes les directions pour vérifier que personne ne le suivait, puis il entra dans le cabanon et en ressortit une trentaine de secondes plus tard, un bout de tissu rose avec un petit insigne dépassant de son sac. Aussitôt, Noah sentit les larmes lui monter aux yeux : cela lui rappelait une chemise que mettait M. Schwarzoff, son prof préféré. Tout d'un coup, il fut envahi d'un doute : avait-elle un rapport avec le bout de tissu dans le sac de ce garçon ?

Le lendemain matin, durant la récréation, Noah décida d'aller parler à Charline de ce qu'il avait vu auparavant.

— Hé ! Charline, il faut que je te dise un truc que j'ai vu hier.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Noah prit une grande inspiration, et commença son récit...

— D'accord. Donc pour toi, un élève qui a dans son sac un tissu rose avec le même insigne que sur la chemise du prof est quelqu'un de suspect ?

— De toute façon, on n'a rien à perdre si on l'interroge. Et en plus, c'est notre seul suspect.

— Bon, d'accord si tu veux..., céda Charline.

Nicolas leur paraissait bien louche. Les différentes choses qu'il cachait dans son sac et sa précipitation à la fin des cours attisaient leurs soupçons. De plus, Charline s'était renseignée et avait appris qu'il était sorti de classe en courant le jour de l'annonce de la mystérieuse disparition des professeurs. Ils devaient donc à tout prix découvrir ce qu'il dissimulait si bien. Ils décidèrent de se poster près du petit cabanon où Noah l'avait vu entrer la veille. Charline et Noah se placèrent à droite et à gauche, à une dizaine de mètres environ, cachés derrière deux arbres. Ils devaient attendre la sonnerie suivante en espérant que Nicolas vienne. Ils étaient là depuis plus de dix minutes quand ils entendirent quelqu'un qui marchait dans les fourrés. Ils se précipitèrent, mais ne virent rien et recommencèrent à guetter l'apparition du garçon.

Quelques minutes après, Noah fut le premier à voir Nicolas et prévint Charline de son arrivée. Depuis la disparition des professeurs, elle s'était renfermée sur elle-même, elle qui était d'habitude si joyeuse et entreprenante. Et elle s'était teint les cheveux en rouge vif, signe qu'elle était de mauvaise humeur, mais il n'osait pas lui demander ce qui n'allait pas, par peur de la contrarier davantage. De toute façon, c'était loin d'être le moment. Quand Nicolas arriva au cabanon, ils s'approchèrent pas à pas jusqu'à n'être qu'à cinq mètres de lui, et quand il commença à ouvrir son sac, ce fut le signal : ils surgirent, l'entourant de façon à ce qu'il lui soit impossible de s'échapper. Quand il se rendit compte qu'il était pris au piège, il s'affola et

tenta de s'enfuir, mais Charline lui barra le passage. Pour Noah, cette panique était un aveu de culpabilité, mais pour s'en assurer, il fallait encore l'interroger.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? demanda Nicolas.

— Te poser des questions, répliqua Noah.

Nicolas ne comprit pas et leur dit, au bord des larmes :

— De quoi vous me parlez ?

Voyant cela, Noah eut un instant de doute et le rassura sur leurs intentions en lui disant qu'ils allaient juste l'interroger à propos de la disparition mystérieuse des professeurs. Le garçon leur répondit qu'il n'avait rien à voir avec ça, sans vouloir leur en dire plus, et il tenta de s'en aller comme s'il était pressé. Mais Noah ne voulait pas y croire, du moins tant qu'il ne leur donnerait pas plus d'arguments.

C'est alors que Charline prit le relais en lui demandant :

— Alors comment expliques-tu que l'on t'ait vu près de ce cabanon le jour de la disparition des professeurs ? En plus, nous avons une preuve, dit-elle en montrant le bout de tissu rose pâle avec un insigne, qui dépassait du sac.

Nicolas fondit en larmes et leur dit, paniqué :

— Non, non, ce n'est pas ça, vous ne comprenez pas, je n'ai rien fait.

À ce moment-là, Charline arracha le bout de tissu et, quelques secondes plus tard, elle éclata d'un rire tonitruant. Il n'y avait là qu'une tenue de danse. À cet instant, le malheureux garçon leur dit :

— Vous voyez, vous vous moquez. C'est pour ça que je ne voulais pas vous avouer que je fais de la danse. C'est aussi pour ça que je me dépêchais après les cours. Il semblait désespéré.

Charline et Noah tentèrent de s'excuser, mais rien n'y fit et le garçon s'en alla, furieux et honteux. Noah, qui avait d'abord ri de

cette découverte, fut rattrapé par la gravité de la situation : ils ne retrouveraient probablement jamais M. Schwarzoff, ce professeur qu'il appréciait tant. Charline resta de marbre, bien qu'elle fut ébranlée par cette nouvelle et tenta de consoler Noah.

Treize jours plus tard, Noah partit se balader avec son chien dans les calanques, comme chaque week-end. Il aimait cette promenade, car elle surplombait la mer. Les chemins, boueux quand il pleuvait, et terreux lorsque le soleil se déversait sur les falaises, lui donnaient l'impression d'être sur une autre planète, coupé du monde. Ce jour-là, la mer déchaînée, le ciel couvert de nuages et le vent sifflant dans ses oreilles annonçaient une forte tempête. La pluie, légère, ne dérangeait cependant pas le cours de la balade, quand soudain, un orage éclata. Effrayé, Nougat s'enfuit en direction d'une grotte.

Cette grotte, Noah la connaissait bien. Dès son arrivée à Marseille, au début de l'été, il avait passé son temps à jouer là-bas avec son chien. Cela faisait un moment qu'il n'y était pas allé, car depuis sa rencontre avec Charline, il était toujours avec elle. Il se souvint soudain de cette impression de liberté qu'il avait entre ces immenses falaises de calcaire et l'incroyable vue qu'on pouvait avoir sur la mer.

Quand Noah retrouva son chien, il remarqua une chaussure dépassant du sol boueux. Il essaya de la prendre, en vain. Il sentit quelque chose de lourd accroché à elle. Il tira de toutes ses forces et après de gros efforts, il parvint à déterrer en partie ce qui prolongeait la chaussure. L'horreur le tétanisa, il fut pétrifié par la peur. Il n'en revenait pas : devant lui se trouvait un cadavre ! Il hurla, essaya de se calmer, puis il baissa les yeux vers celui-ci et remarqua qu'il lui était familier. Le pauvre défunt était encore habillé. C'est alors qu'il reconnut la fameuse chemise de M. Schwarzoff !

Noah comprit tout de suite que ce corps était le cadavre de son professeur préféré. Il prit alors son téléphone et composa le numéro de la police, les mains tremblantes d'angoisse. Pendant qu'il attendait qu'on lui réponde, son chien avait gratté frénétiquement la terre : une main aux longs ongles vernis, caractéristiques des choix esthétiques discutables de M^{me} Sarino, la prof d'arts plastiques, apparut ! Paniqué, il expliqua au policier tout ce qu'il venait de voir et le lien qu'il établissait entre les corps et la fameuse histoire des treize professeurs disparus.

Les parents de Noah, inquiets pour leur fils, insistèrent pour qu'il n'aille pas au collège pendant une semaine. Quelques jours plus tard, quand toutes les recherches furent terminées, il reçut un appel du commissariat lui apprenant que seulement douze professeurs avaient été retrouvés lors des fouilles et qu'ils n'avaient aucune trace du treizième, M. Bouchard.

Dès que l'appel fut terminé, il décida de prévenir Charline.

— Allô ?

— Oui ? T'as des nouvelles de l'enquête ?

— Eh ben... Le commissaire vient de m'appeler... Ils n'ont retrouvé que douze cadavres...

— Douze ! Mais c'est n'importe quoi ! Et il est où le treizième ?

En fin de soirée, Noah reçut un message de Charline, lui donnant rendez-vous au collège à minuit. Il trouva ça très mystérieux, mais n'osa pas poser de questions et promit à Charline qu'il serait présent. Pourquoi lui avait-elle donné rendez-vous ? Noah avait tant de questions en tête...

Ils se retrouvèrent à minuit pétant. Noah l'interrogea :

— Alors ? Que fait-on ici en pleine nuit ?

— Je pensais que tu avais compris, pour un garçon intelligent comme toi, je suis un peu déçue. Je crois savoir qui est le coupable !

— De qui s'agirait-il, alors ?

— Tu sauras tout en temps voulu, mais pour l'instant, entrons.

Ils s'introduisirent discrètement dans l'établissement en évitant soigneusement les nombreuses caméras de surveillance. Une porte claqua, les faisant sursauter.

— Sûrement le gardien qui fait sa tournée d'inspection, murmura Charline à un Noah tremblant. Enfin, dix minutes plus tard, ils arrivèrent devant le secrétariat. Charline saisit une épingle dans ses cheveux et se mit à crocheter la serrure.

— Mais où est-ce que t'as appris à faire ça ?

— Je t'expliquerai plus tard ! C'est une longue histoire...

Sur ce, la porte s'entrouvrit dans un grincement sonore et ils se faufilèrent dans la salle.

— Alors, on cherche le dossier de M. Bouchard, l'informa-t-elle.

— Tu penses qu'il s'agirait de lui ? questionna Noah.

— Oui, j'en suis même convaincue. Tu te souviens que j'ai entendu le proviseur raconter que les profs avaient disparu pendant une randonnée organisée par M. Bouchard. De plus, le seul corps manquant est le sien. Le coupable ne peut être que lui ! Ah, voilà le dossier !, dit-elle en se saisissant d'une épaisse pochette jaune.

— Fais voir !, s'exclama Noah en lui arrachant le document des mains.

Il l'ouvrit précipitamment et les deux amis se penchèrent dessus. Après une rapide lecture, ils constatèrent que le professeur avait fréquenté plus de cinq établissements scolaires situés dans différentes villes de France.

— Pourquoi y en a-t-il autant ? s'interrogea Noah.

— Attends, regarde ici, lui indiqua Charline. Elle lut une phrase surlignée au fluo qui semblait se répéter tout au long du dossier :

Monsieur Pierre Bouchard a demandé sa mutation en raison d'un traumatisme causé par le décès de ses collègues.

Ils étaient tellement abasourdis qu'il y eut un silence interminable. Tout à coup, ils entendirent un bruit suspect à l'extérieur. Ils se précipitèrent à la seule fenêtre qu'il y avait dans cette pièce si sombre et virent une silhouette qui rôdait en pleine nuit dans la cour du collège. Sous la lumière blafarde d'un lampadaire, l'individu se tourna vers eux : son visage était ensanglanté, ses vêtements en lambeaux, ses yeux rouges fixèrent les deux adolescents. Il poussa un hurlement bestial. Cette « créature » aux crocs pointus était M. Bouchard !

Ils furent horrifiés. Tremblante, Charline prit une photo pour prouver que le treizième professeur était en vie, et les deux amis s'enfuirent.

Après qu'ils se furent suffisamment éloignés de ce maudit collège, Noah sortit son téléphone pour regarder les horaires d'ouverture du commissariat de police.

— Il est ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

— Bon, dépêchons-nous !

Ils se mirent alors en chemin. Une fois arrivés, un agent les accueillit et leur demanda en quoi il pouvait les aider. Noah et Charline lui expliquèrent en quelques mots ce qu'ils avaient vu. Le policier, stupéfait, leur remit un ticket. Ils s'assirent à côté d'une dame âgée qui somnolait légèrement.

— Le numéro treize ! s'écria la personne de l'accueil.

La dame sursauta :

— C'est à moi ? questionna-t-elle.

— Non, c'est à nous, s'excusa Noah.

Les deux enfants se présentèrent au guichet.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Nous souhaitons témoigner sur ce que nous avons vu concernant l'affaire des treize disparus.

— Je vous écoute.

— Nous avons aperçu ce soir même le meurtrier, M. Bouchard, professeur au collège Marseilleveyre, rôdant dans la cour.

— Et moi, j'ai vu le père Noël ! Je suis navré, mes enfants, mais votre témoignage ne suffira pas pour accuser une personne de multiples meurtres. Il me faut donc une preuve, sinon je vous demanderai de bien vouloir disposer, car mon temps est précieux.

— Mais nous avons une preuve !!! s'indigna Charline. Elle se mit à chercher dans son sac, en sortit son téléphone où se trouvait la photo qu'elle avait prise auparavant.

— La voilà !!! Mais... mais... C'est impossible !!!

Noah lui arracha le portable des mains : sur la photo, on ne voyait qu'un lampadaire.

LES TREIZE DISPARUS**UNE NOUVELLE ÉCRITE PAR**

Sofia Allemand, Houcine Aloui, Bartholomé Aubray-Baron, Lumi Bernard, Léa Bouakaz, Léo Boyer-Satger, Théo Castelli, Rose Dumetz, Nine Dupouy, Marilou Flandin, Barnabé Fournier, Fleur Gavaudan-Richieri, Julien Gras, Camille Hairon Talla, Chahinez Mahdid, Capucine Ordonneau, Louis Paris, Théo Pessaux, Marguerite Pierrot, Eliot Puissant, Emmanuel Receveur, Anatole Rolland, Thomas Sidaner-Irribarra, Nina Solheim, Simone Torbey, Chahinaze Toumi, Eryb Zemamta, Raphaël Zocchetto

et Sylvie Tanette.

POUR ALLER PLUS LOIN...

LES ÉCRIVAINS ASSOCIÉS AU PROJET	114
LE CONCOURS EN VIDÉO	126
MA CLASSE AU MICRO	128
COMMENT ÇA MARCHE ?	130
LES PARTENAIRES	133
REMERCIEMENTS	137

LES ÉCRIVAINS ASSOCIÉS AU PROJET



THIBAUT BÉRARD

Thibault Bérard est né à Paris. Il devient journaliste après des études littéraires, puis se consacre à l'édition. Responsable pendant quinze ans du secteur roman aux éditions Sarbacane, il se consacre désormais à l'écriture. Il est l'auteur de trois romans et de nombreux livres pour la jeunesse.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Les Cinq Amazones, La ville brûle, 2024

Le Grand Saut, L'Observatoire, 2023

Les Enfants véritables, L'Observatoire, 2021

Il est juste que les forts soient frappés, L'Observatoire, 2020

THIBAUT BÉRARD À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE AVEC LES COLLÉGIENS

« On a terminé en hurlant. Les visages rouges, les mains fébriles et les yeux tout brillants d'excitation.

Il nous restait cinq minutes pour écrire trois lignes ; les trois lignes cruciales qui devaient achever notre récit. Et j'ai vraiment eu le sentiment, moi qui animais la scène derrière mon pupitre à la façon d'un chef d'orchestre, de voir éclater un feu d'artifice quand les élèves sont venus à bout des dernières difficultés en posant, brique par brique, les mots de la fin. Juste avant la sonnerie.

Quelle joie ! Quelle frayeur ! Quel soulagement ! Et que d'émotions nous avons partagées !

J'ai tout aimé de cette folle aventure menée en compagnie des élèves de la 4^e B du collège La Carraire. Je les ai toutes et tous aimé(e)s, avec leurs spécificités, leurs audaces et leurs timidités, leurs hésitations et leurs coups de génie. Le rusé

qui déborde d'idées et qu'on doit canaliser. La fonceuse qui « tire » littéralement la classe en avant, à coups de propositions jetées à la mitraillette. La discrète qui nous offre, au moment où on s'y attendait le moins, la solution à un problème qui commençait à devenir insoluble. Le duo créatif, dans le fond, sur lequel je me suis appuyé comme à un arbre, quand l'énergie venait à manquer. Et aussi celle qui participait, beaucoup, mais seulement pour dire qu'elle n'était pas d'accord. Et aussi les quelques-un(e)s qui ont peu pris la parole, mais qui formaient un bloc solide d'écoute et d'accompagnement. J'ai tout aimé.

Il faut dire aussi que, dans cette traversée de notre "forêt du non-retour", j'avais une alliée de choix : la professeure de cette classe, merveilleusement engagée, présente à ses élèves, généreuse et pertinente. Entre deux sessions, elle galvanisait la troupe, de sorte que je les ai à chaque fois retrouvés pleins d'entrain et d'idées, prêts à en découdre avec les mots.

Ensemble, on s'est drôlement bien battus. La contrainte ? On l'a dégommée. La peur de ne pas finir, ou de mal faire ? On l'a atomisée. Et de ce combat, un enfant est né, notre "enfant du bonheur" à nous : une nouvelle qui ne ressemble à personne d'autre qu'aux élèves de 4^e B, promotion 2023, du collège La Carraire de Miramas. »



DIDIER CASTINO

Didier Castino vit et travaille à Marseille. Il est l'auteur de quatre romans où se mêlent l'intime et le politique. Avec un style puissant, vibrant de colère sociale, il s'empare dans *Boxer comme Gratien*, son dernier roman, d'un personnage réel, cinq fois champion de France et double champion d'Europe de boxe.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Boxer comme Gratien, Les Avrils, 2023

Quand la ville tombe, Les Avrils, 2021

Rue Monsieur-le-Prince, Liana Levi, 2017

Après le silence, Liana Levi, 2015

(Prix du premier roman et prix Eugène Dabit)

DIDIER CASTINO À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE AVEC LES COLLÉGIENS

« Parler des élèves, c'est dire l'infini devant nous, les possibles, les solitudes, les méfiances, la peur de l'un et de l'autre, l'hésitation et l'envie de bien faire, d'être le meilleur, ne pas en être victime. On va écrire une nouvelle.

Oh non, pourquoi nous ?

On va écrire une nouvelle et on va gagner.

Qu'est-ce qu'on gagne ? De l'argent ? Combien ? Beaucoup ?

On va écrire une nouvelle et on a déjà gagné. Si vous écrivez, vous avez gagné. Ce sont ceux qui n'écrivent pas qui ont tout à perdre, ils ne risquent rien, n'ont pas envie de vivre plusieurs vies.

Vous avez déjà gagné.

N'ayez pas peur de vos fautes, n'ayez pas peur de votre écriture, de vos lettres mal formées.

Tout est littérature.

N'ayez pas peur des mots que j'emploie, des mots qui sont les vôtres, de vos écarts, de vos approximations, de vos fulgurances.

Tout est littérature.

On écrit ensemble. Je suis auteur.

C'est votre passion ?

Tu peux me tutoyer.

C'est ta passion ?

Passion, je ne sais pas, c'est comme ça, c'est quelque chose qui ne s'explique pas, comme une couleur de peau, un parfum de glace, un bouton qui nous démange et qu'il ne faut surtout pas gratter pour éviter que ça nous démange encore plus. Et qu'on finit malgré tout par gratter.

C'est pas bien alors ?

Ce n'est ni bien ni mal, c'est comme ça. Je suis comme ça. J'écris.

Je rentre dans votre classe, je viens le vendredi matin, je bouscule vos habitudes. Je suis l'intrus. Je vous parle de la nouvelle qu'on va écrire, je suis sûr qu'on l'écrira parce que je suis là pour ça. Parce qu'on se rencontre pour ça et que chacun, à votre façon, vous m'avez accueilli.

Toi qui viens d'arriver et qui ne parles pas ma langue, moi qui ne parle pas la tienne, tu m'as accueilli. Toi qui boudes parce que notre nouvelle ne ressemblera pas à ta série préférée, tu m'as accueilli. Toi qui me dis que tu veux en découdre et que je trouve ça très beau, oui on va en découdre, tu as tout compris, c'est ça la littérature, en découdre. Toi qui googlises mon nom sur ton portable et me montres en souriant les photos. Toi qui arrives en retard parce que tu es restée coincée dans l'ascenseur de ton immeuble. Toi qui ne t'es pas coiffé ce matin parce que le réveil n'a pas sonné. Toi qui en réfléchissant au long paragraphe que tu écris avec tes camarades dessines des zobs dans la marge. Toi qui en face les effaces quand je m'approche de vous. Toi qui gardes toujours une mitaine en cuir à la main droite. Toi qui m'appelles Monsieur — tu peux m'appeler Didier — et finis par m'appeler Monsieur Didier. Toi qui me dis ne pas avoir d'inspi aujourd'hui. Toi et toi et toi dont les dents sont ornées de bagues argentées. Toi qui tiens à tout prix à ce que le héros soit algérien et toi aussi qui avec ton stylo quatre couleurs imagines ce que tu peux inventer et machinalement colories

en noir, rouge et vert les formes du drapeau palestinien. Toi sur qui on compte pour avancer. Toi qui souffles parce que ta proposition n'a pas été retenue. Toi qui n'as pas envie aujourd'hui parce que l'OM a perdu hier. Toi qui es fière et impatiente de lire la version finale.

Oui, vous m'avez tous et toutes accueilli.

Vous avez été là, dans le bruit et la ferveur, dans l'échange et la création.

VOUS AVEZ ÉCRIT. Tels que vous êtes, sans renoncer à vous.

VOUS AVEZ ÉCRIT. Ça n'a pas été facile, il a fallu vous dépasser, vous emporter, vous élever.

Notre nouvelle raconte aussi l'histoire de cette aventure partagée.

Et je vous en remercie.»



ALEXANDRE LABRUFFE

Alexandre Labruffe est né à Bordeaux en 1974. Après des études de chinois, il a été en poste dans des Alliances françaises en Chine, puis en Corée du Sud. Il a collaboré à divers projets artistiques, parfois expérimentaux et a cosigné le scénario d'un film coréen. Il est l'auteur de quatre livres publiés aux éditions Verticales. *Cold Case*, son dernier roman, est une exofiction poétique, enquête psychopunk généalogique sur l'oncle congelé de sa compagne coréenne, Kim.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Cold Case, Verticales, 2024

Wonder Landes, Verticales, 2021

Un hiver à Wuhan, Verticales, 2020

Chroniques d'une station-service, Verticales, 2019

ALEXANDRE LABRUFFE À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE AVEC LES COLLÉGIENS

« 1. Voilà une bonne idée qui devrait être généralisée sur tout le territoire, voire dans le monde, dans tous les collèges et lycées : un cours d'imagination.

2. Plus exactement, comme un cours d'imagination : un atelier d'écriture destiné aux collégiens coaché par des écrivain-e-s, en liaison avec des professeurs de français et des documentalistes, monté par le festival Oh les beaux jours!. 10h pour écrire une nouvelle. Soit 5 cours. Certes, 10h pour écrire une nouvelle, monter une histoire, structurer un récit : c'est un peu court. 30h, cela aurait été mieux! Et 300h, idéal (pour un mini-roman). Mais les élèves l'ont fait : 5h de mise en place (discussions sur enchaînement narratif, logique, idées, etc.),

3h d'écriture, 30 minutes de relecture collective, 30 minutes pour le titre. Et entre les cours, un peu de relecture et de réécriture.

3. Le vote: suprême leader. Le plus beau et le plus surprenant (pour un-e écrivain-e habitué-e à écrire seul-e, solitaire par essence), c'est que tout s'est passé par vote. Tous les élèves poussaient au vote. Ils se battaient même pour organiser les votes. (Bon, j'exagère.) Thématique, nom du personnage, pitch, fil narratif, titre, idées, genre... jusqu'aux détails (exemple: une liste de courses de 13 éléments): tout s'est décidé par vote. Pour le genre du personnage principal, ça s'est joué à peu de choses. Sur 22 votants, 13 ont voté FEMME, 9 ont voté HOMME. (N.B. — Of course, on aurait pu mettre transgenre, iel, etc., on en a parlé, mais on a décidé de simplifier.)

4. Le respect du 13: détail important, la contrainte imposée par le festival était de respecter le nombre 13. Que "13" infuse la nouvelle. Par un moyen ou un autre.

5. Voilà le pitch de la nouvelle inventée par les élèves: "Sortant d'un centre de désintoxication au jeu vidéo, Tolma, ex-*gameuse* addict obsédée par les *kills*, se retrouve chez elle au calme, mais elle craque: elle essaie de rejouer à *Fortnite*, mais est interrompue 13 fois à chaque fois qu'elle essaie de se remettre à jouer."

6. La foire imaginative: le défi était donc d'imaginer comment cette *gameuse*, sortant de ce centre de désintoxication, allait être interrompue 13 fois par 13 événements différents alors qu'elle voulait se remettre à jouer. Quels événements? Les idées ont fusé. On a argumenté. On a parlé de gradation. Cette idée (13 événements interruptifs) a d'ailleurs donné la structure de la nouvelle. 13 interruptions = 13 chapitres. Une élève a donné une très bonne idée: chaque chapitre correspondrait à une heure. La nouvelle se déroulerait donc sur une journée. Presque en 24 heures: en 13 heures.

7. La foire aux ateliers. Les séances d'écriture ont pu se transformer en ateliers pratiques: ateliers vestimentaires (comment la *gameuse* s'habille-t-elle?), cours de décoration (comment est décorée sa chambre?), etc. Moins concret, mais tout aussi utile, l'atelier "synonymes": certain-e-s ont traqué la répétition des mots.

8. La foire aux jeux. D'autres jeux ont structuré la démarche des élèves. L'un d'eux: cacher d'autres "13" dans le texte (via les horaires, les listes de courses, le nombre de personnages, etc.). Autre exemple: imposer aux élèves des mots à placer dans la nouvelle comme: pastèque, soldat, avion, coquillage, moustique ou tête de nœil. Un autre jeu était de demander aux élèves de noter, durant ces trois semaines d'atelier, ce qu'ils avaient vécu de plus bizarre. Ainsi est rentré dans le récit : Samba, un pitbull baveux aux yeux globuleux.

9. Toujours, les idées fusaient. Dans la bonne humeur. Tout était noté au tableau. Trié. Puis soumis à la logique, puis au vote.

10. Un dialogue préliminaire avec une élève m'a marqué:

— Mais monsieur, disait-elle, je ne sais pas écrire.

— Tu sais parler, non ?

— Oui!

— Alors écris comme tu parles!

— Et l'orthographe ?

— L'orthographe, on s'en fout! »



EMMANUELLE REY

Emmanuelle Rey est née en 1982 dans la région parisienne (mais elle a grandi dans le sud de la France !). Elle vit aujourd'hui à La Ciotat. En parallèle de son métier de professeure des écoles, elle écrit des livres pour les enfants et les adolescents.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

L'Incroyable Évasion de Marguerite Chèvrefeuille, Didier Jeunesse, 2023

Gamine, Didier Jeunesse, 2022

Des héros dans la nuit, Fleurus, 2022

EMMANUELLE REY À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE AVEC LES COLLÉGIENS

« J'avais déjà mené plusieurs ateliers d'écriture dans des classes, mais il s'agissait alors de faire écrire SON texte à chaque élève. Quand on m'a proposé d'aider des 4^e à écrire une nouvelle, j'ai tout de suite été emballée par le projet... avant de paniquer un peu ! Comment faire pour qu'une trentaine d'adolescents se mettent d'accord sur un thème ? Comment faire pour écrire UNE SEULE histoire, mais tous ensemble ?

J'ai été rassurée dès notre première rencontre. D'abord, cette classe avait la chance d'avoir une professeure extra, hyper enthousiaste, qui a su les embarquer avant même mon arrivée. Quand je me suis présentée au collège, ils étaient gonflés à bloc !

Lors des premières séances, nous avons élaboré le synopsis de la nouvelle. Je craignais qu'ils manquent d'idées, ils en avaient plein. Et voilà comment je me suis retrouvée embarquée dans leur nouvelle d'anticipation dans la France de 2073, moi qui écris des romans réalistes...

Un défi qui m'a fait sortir de ma zone de confort et que j'ai adoré!

Pour le reste, on a inventé au fur et à mesure. On a fait des groupes. On a changé les groupes. On a discuté, beaucoup. On a voté. On a fait des choix. Je me suis efforcée de guider, un peu, de les aider à suivre leur fil, mais surtout de respecter leurs idées, leurs phrases, les mots auxquels ils tenaient. Entre chaque rencontre, je relisais leurs textes, je proposais des corrections: développer ce passage, ajouter une explication, éviter telle répétition... Ce que je préférais, c'était passer de groupe en groupe pendant l'écriture et les écouter discuter de telle ou telle phrase: "non, ça je trouve que ça fait trop bébé", "mais on ne peut pas dire ça, c'est pas logique!" À la dernière séance, on a tout relu, ensemble. Je crois qu'ils étaient assez fiers de voir ce qu'ils avaient été capables d'écrire. Et moi aussi. »



SYLVIE TANETTE

Sylvie Tanette est critique littéraire et romancière. Elle est née à Marseille et vit actuellement à Paris.

Après avoir travaillé pour *Le Monde des livres* et France Culture, elle écrit aujourd'hui principalement pour *Les Inrockuptibles* et intervient pour la chaîne culturelle de la Radio suisse romande. Elle est l'autrice de trois romans et d'un recueil d'entretiens.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Maritimes, Grasset 2021

Un jardin en Australie, Grasset 2019, Le Livre de Poche, 2020

Amalia Albanesi, Mercure de France, 2011

SYLVIE TANETTE À PROPOS DE L'ÉCRITURE DE LA NOUVELLE AVEC LES COLLÉGIENS

« Franchement, le coup des profs assassinés, je ne m'y attendais pas. J'étais ravie, mais aussi assez inquiète qu'on me propose d'animer cet atelier d'écriture collective, puis la vivacité des élèves m'a emportée et j'ai eu la chance d'être accompagnée par Aurélie Cotti, une super prof.

J'avais réfléchi à l'organisation des séances et à ma place dans la classe, mon souci était surtout de me mettre à la disposition des élèves. Je leur ai d'abord demandé ce que le thème imposé – 13 – leur inspirait et au tableau on a classé les réponses par thématiques : 13, c'était d'abord leur âge. C'était aussi leur ville par excellence, le numéro de leur département. Ils et elles ont aussi noté que 13 était un chiffre bizarre : il porte malheur, on ne peut le diviser, il semble être en trop, un treizième coup de minuit est même apparu dans les discussions. J'imagine que c'est pourquoi la classe a doucement glissé vers le surnaturel.

Ensuite, les élèves ont travaillé par petits groupes pour trouver les personnages principaux, le contexte, l'intrigue. On a voté sur chaque proposition. Je leur avais présenté un plan assez classique: une situation de départ, un élément perturbateur, une péripétie, un dénouement, une chute. Chaque groupe a pris en charge une étape du récit que nous avons regardé se construire en le modifiant en cours de route, grâce à un outil collaboratif qui permet de projeter le texte au tableau.

Il était important pour moi, je le leur ai dit dès la première séance, que ces élèves écrivent à partir de leur vécu. Ce sont des ados qui chaque jour voient la Méditerranée depuis les fenêtres de leur collège, un établissement construit au bout du bout de la ville, aux portes des calanques. Il me semblait possible de faire quelque chose de tout ça. Leur texte allait être lu par des collégiens et des collégiennes dispersés sur le territoire national, évoluant dans des environnements parfois très différents, je leur ai dit de saisir cette occasion pour partager leur quotidien avec eux, le temps d'une nouvelle. Je trouvais intéressant que durant l'écriture ils aient en tête ces lecteurs et lectrices inconnus.

J'ai été amusée, émue aussi, par ce qui a peu à peu émergé: une fille rebelle, un garçon solitaire, un élève qui a peur des moqueries de ses camarades, un prof sympa mais un peu largué. Il y a la pinède où on se cache, les sentiers caillouteux sur les hauteurs, la mer déchaînée. Et puis il y a cette histoire si déstabilisante, qui m'a sincèrement enthousiasmée.»

LE CONCOURS EN VIDÉO

Devant la caméra de la vidéaste Manon Gary, les élèves ont pitché et défendu leur nouvelle. Écoutez leur expérience d'atelier.

« CE PROJET, C'ÉTAIT JUSTE INCROYABLE ! »

Les collégiens de La Carraire, à Miramas

« ON A TOUS DÉCOUVERT UN TALENT QU'ON AVAIT. »

Les collégiens de Clair Soleil, à Marseille

« APRÈS ÇA, ON EST BEAUCOUP PLUS SOUDÉS. »

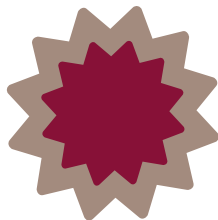
Les collégiens de Puget, à Marseille

« TOUT LE MONDE AVAIT QUELQUE CHOSE À PROPOSER. »

Les collégiens des Gorguettes, à Cassis

« ÇA M'A PERMIS D'ÉCRIRE ET D'IMAGINER. »

Les collégiens de Marseilleveyre, à Marseille



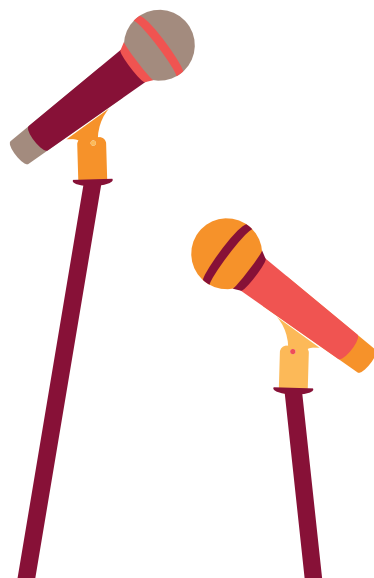
RETROUVEZ LES COLLEGIENS DE MA CLASSE ÉCRIT EN VIDEO



MA CLASSE AU MICRO

L'émission littéraire basée sur Des nouvelles des collégiens a été réalisée au printemps 2024 et enregistrée dans les studios de Radio Grenouille, par la classe de 4^e2 du collège Vieux-Port, à Marseille, dans le cadre de l'atelier « Ma classe au micro ». Les élèves ont été accompagnés par la journaliste Mélanie Masson, avec l'aide de leur enseignante de lettres, Séverine Goettelmann.

© Dorisa Andrade Leal, Florian Baillet, Houda Safaa Benkebil, Michel Cizmic, Wiliam Dai, César Estournet- -Poli, Kellan Eusébio Ferreira Fonseca, Djibril Haewegene, Amir Hilem, Faiza Ibrahim, Eve Kouyate, Muris Laurianti, Ikrame Limoune, Delia Major, Cheikh Bamba Mbacke, Arij Nasr, Alex Nguyen, Ayat Tazi, Samuel Mauricio Valencia Padilla et Aïncha Youssouf.



**ÉCOUTEZ LES MINI-LIVRES AUDIO
RÉALISÉS PAR MA CLASSE AU MICRO**



DES NOUVELLES DES COLLÉGIENS COMMENT ÇA MARCHE ?

Organisé dans le cadre des actions culturelles du festival Oh les beaux jours !, le concours littéraire Des nouvelles des collégiens accompagne, pour sa 6^e saison, plus de 70 classes à la découverte de la chaîne du livre durant l'année scolaire 2023-2024.

De la création d'un texte littéraire à sa réception publique, en passant par sa mise en forme éditoriale, l'enjeu de ce projet est de donner aux collégiens le goût de la littérature, de l'écriture et de « l'objet livre ».

Stimuler leurs pratiques d'écriture et de lecture, encourager leur créativité et leur aptitude au travail collectif tout en renforçant leur estime de soi : autant d'objectifs à atteindre, notamment grâce aux outils numériques.

En associant travaux rédactionnels, commentaires littéraires, échanges à l'oral, exercices sur tablette, mise en réseau et vote en ligne, ce concours participe activement à une transformation pédagogique intelligente.

La mobilisation de professeurs de lettres et de documentalistes, de cinq auteurs, d'une vidéaste, d'un comédien, d'une journaliste, d'un imprimeur et de deux professeurs relais rend cette initiative collective d'autant plus passionnante !

Ma classe écrit

Cinq classes de collège rédigent chacune une nouvelle

Les professeurs inscrivent leurs classes pour participer au vote

Ma classe vote

Les nouvelles sont soumises au vote d'autres classes

Ma classe au plateau

Une classe propose une lecture théâtralisée des nouvelles

AUTOMNE



HIVER

PRINTEMPS





MA CLASSE ÉCRIT

Cinq classes d'écrivains en herbe ont rédigé chacune une nouvelle avec l'aide d'un écrivain, qui les a accompagnées lors d'ateliers dans ce processus d'écriture collective.



MA CLASSE VOTE

Les nouvelles sont soumises à l'appréciation de plus 1 000 collégiens de toute la France. Ces derniers doivent élire le meilleur des cinq textes, selon plusieurs critères : originalité et cohérence de l'histoire, qualité de l'écriture, qualité du récit, du style, des dialogues...



MA CLASSE AU PLATEAU

Accompagnés par un comédien qui les met en scène, les élèves d'une classe prêtent leurs voix aux personnages des nouvelles à travers une lecture théâtralisée.



MA CLASSE AU MICRO

Une classe enregistre un podcast composé de lectures d'extraits des nouvelles et en réalise l'habillage sonore. Accompagnée par un concepteur audio, cette proposition engage les élèves dans un exercice collectif de restitution à l'oral et de lecture à voix haute.



RESTITUTION

L'annonce des prix du concours a lieu le jeudi 23 mai 2024. Les classes d'écrivains et des classes ayant participé aux autres volets du projet sont invitées pour une restitution festive au théâtre de La Criée, à Marseille.

Ma classe au micro

Une classe enregistre les nouvelles sous forme de podcasts

**Fin de la période
de vote le 13 mai**

Restitution

Remise du prix du concours
et annonce du palmarès
lors du festival
Oh les beaux jours !

BEAUX JOURS



LES PARTENAIRES

La 6^e édition du projet Des nouvelles des collégiens (2023-2024), menée en collaboration avec l'académie d'Aix-Marseille, a reçu le soutien du Département des Bouches-du-Rhône et de la Fondation d'entreprise La Poste.

Qu'ils en soient ici sincèrement remerciés.



FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Cet ouvrage est édité avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste.

La Fondation d'entreprise La Poste favorise le développement humain et la proximité à travers l'écriture, pour tous, sur tout le territoire et sous toutes ses formes. Elle s'engage en faveur de ceux qui sont exclus de la pratique, de la maîtrise et du plaisir de l'expression écrite. Elle favorise également l'écriture novatrice et dote des prix qui la récompensent, encourage les jeunes talents qui associent texte et musique, offre un espace de découverte de la culture épistolaire élargie avec sa revue *FloriLettres*. Enfin, mécène de l'écriture épistolaire, elle soutient l'édition de correspondances et les manifestations qui les mettent en valeur.

fondationlaposte.org

DAAC

Le projet Des nouvelles des collégiens est mené en collaboration avec l'académie d'Aix-Marseille et suivi par la délégation académique à l'éducation artistique et culturelle. Son action vise à la promotion d'une éducation artistique et culturelle de qualité auprès des publics scolaires et soutient le plan de développement prioritaire de la lecture porté par le ministère de l'Éducation nationale. Ses actions couvrent tous les champs de la littérature et les différentes branches de la chaîne du livre : Des nouvelles des collégiens est en ce sens un projet exemplaire que la DAAC est fière d'accompagner depuis sa première édition.

REMERCIEMENTS

Le festival Oh les beaux jours ! et l'association Des livres comme des idées remercient vivement tous les collégiens qui ont participé à la saison 6 du concours littéraire Des nouvelles des collégiens.

Les organisateurs du projet remercient également Marie Delouze, Fanny Bernard, Karine Lucas et Nadia Bestagne de l'académie d'Aix-Marseille ; Manon Gary pour la réalisation des vidéos documentant le concours et la cérémonie de remise de prix au théâtre national de La Criée ; Robin Renucci et ses équipes pour l'accueil de la remise des prix ; Chloë Cambreling pour l'animation de la cérémonie, ainsi que les professeurs et les écrivains qui ont contribué à cette belle entreprise d'écriture collective.

Les cinq nouvelles et le podcast sont en accès libre et peuvent être téléchargés sur **ohlesbeauxjours.fr**



Oh les beaux jours !, Marseille

Des nouvelles des collégiens

Suivi et coordination du projet

Émilie Ortuno, Maïté Léal

Administration, production

Antoine Derlon, Lauren Lenoir, Maëlle Sagnes

Édition

Fabienne Pavia, Nadia Champesme

Technique

Svetlana Boitchenkoff

Correction

Catherine Guichardon

Graphisme et communication

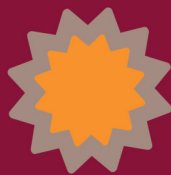
Dominique Herbert, Céline Queric, Manon Sahli

© Oh les beaux jours!, 2024.

ISBN : 978-2-9560974-8-8 ISSN : 2780-1411 Dépôt légal juin 2024.

Ce livre a été imprimé en Union européenne.

Cet ouvrage ne peut être vendu.



Guidées par les auteurs et autrices Thibault Bérard, Didier Castino, Alexandre Labruffe, Emmanuelle Rey et Sylvie Tanette, cinq classes de collégiens des Bouches-du-Rhône se sont engagées collectivement dans l'écriture d'une nouvelle en intégrant cette année une contrainte littéraire : y associer le nombre « 13 ».

13

comme l'âge des adolescents,
le présage d'un malheur,
le pourcentage restant d'une batterie téléphonique,
le nombre d'articles d'une liste de courses,
l'adresse d'une maison qui n'existe pas...

Et c'est sûrement le potentiel créatif de cette contrainte qui imprègne l'ensemble des nouvelles d'une ambiance inquiétante, jusqu'à nous faire frissonner !

Cinq textes d'une grande qualité qui mettent au jour les préoccupations et les aspirations de collégiens engagés !



978-2-9560974-8-8